MON FILM

1 FR

MAURICE CHEVALIER
qui vient d'être élu
ROI DU CINÉMA FRANÇAIS 1930
dans son nouveau film
LA GRANDE MARE
C'est un film français PARAMOUNT

VACANCES 1930

PARIS-CONSORTIUM-CINÉMA

vous prie de ne pas oublier qu'il tient à votre disposition d'excellents films dont le succès est assuré :

SURCOUF
L'ENFANT-ROI
FANFAN-LA-TULIPE
L'ENFANT DES HALLES
TITI 1er, ROI DES GOSSES

LES MISÉRABLES

etc., etc., etc...

Versions réduites en une séance

Production des CINÉROMANS-FILMS DE FRANCE

PARIS-CONSORTIUM-CINÉMA

AGENCES :

PARIS, 67, Rue du Faubourg-St-Martin -- BORDEAUX, 38, Rue d'Arès
LILLE, 2, Place de la République -- LYON, Place Morand
MARSEILLE, 51, Rue Saint-Ferréol

Maison du Jambon d'York

CUISINE, CHOUCROUTE, FOIE GRAS, etc.

11, Rue Drouot — **SPÉCIALITÉS OLIDA**

Les 500 premières personnes qui en feront la demande bénéficieront d'une consultation gratuite de Madame R. W. JACKSON, la distinguée spécialiste d'esthétique féminine. Soyez parmi celles-ci ; vous recevrez en outre le moyen d'acquérir en peu de jours, sans drogues, des seins fermes et développés qui vous vaudront la plus flatteuse admiration et vous permettront d'adopter les modes les plus hardiment révélatrices.

Sans engagement, Mme R.W. JACKSON, vous recevra chez elle, 71, Rue de Clichy, PARIS-9e. Si vous ne pouvez venir, dès aujourd'hui retournez à cette adresse le bon ci-dessous accompagné des renseignements demandés ; ces renseignements considérés comme secret professionnel resteront strictement confidentiels. La consultation vous sera adressée par retour, sous enveloppe fermée, ne portant aucune indication.

Quel âge avez-vous ?
Avez-vous eu des enfants ?
Avez-vous été gravement malade ?
Etes-vous actuellement en bonne santé ?
Souhaitez-vous des seins plus développés ?
Leur souhaitez-vous plus de fermeté ?

Bon pour une consultation gratuite à fournir à :
Madame .....
rue .....
à F1

---

180 Portraits de vedettes françaises, c'est ce que vous offre « MON FILM » avec le somptueux album

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Envoi franco contre mandat-carte de 5 francs

A " MON FILM "
8, RUE DU CROISSANT
PARIS (2e Arrond.)

Le seul livre qui soit plus intéressant qu'un film

Révélations d'un Suicidé de Monte-Carlo

PAR CLAUDE VALMONT

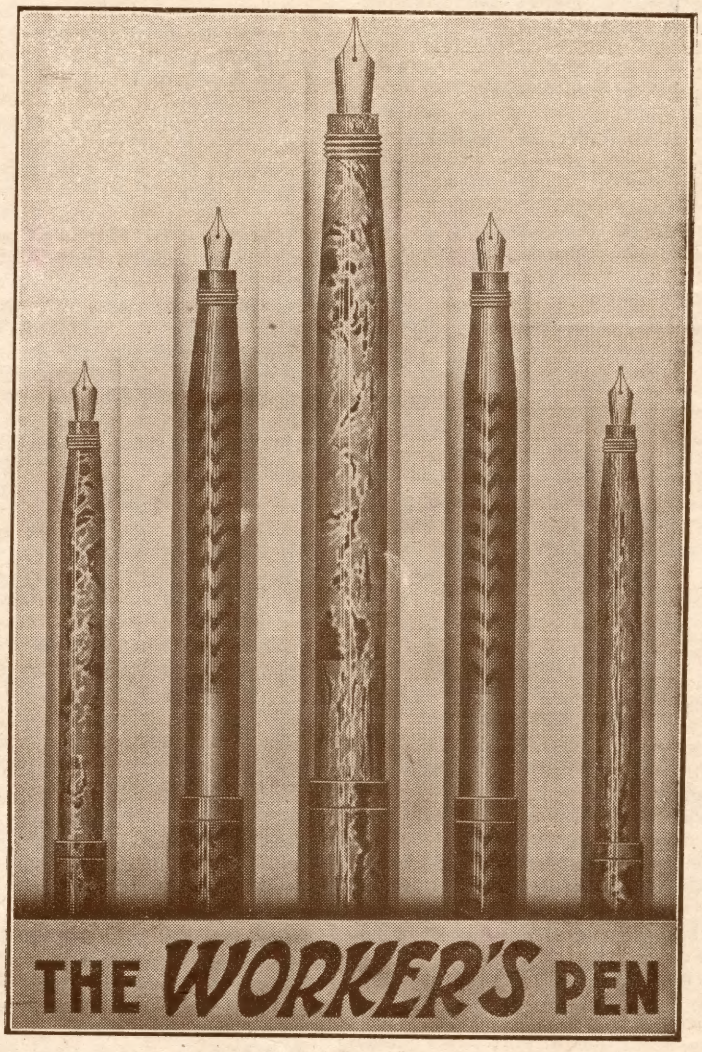
En vente partout : 15 francs

Envoi franco contre mandat de 16 fr. 50 à l'Agence Parisienne de Distribution
PARIS — 8, Rue du Croissant — PARIS

LE PORTE-PLUME A RÉSERVOIR POUR TOUS

28 modèles, tous systèmes

Prix unique : 39 fr. 90



Tous nos modèles sont montés avec plume or 18 carats pointe iridium supérieur

Envoi franco recommandé contre mandat de 39 fr. 90 à

" THE WORKER'S PEN ", *8, Rue du Croissant, PARIS (2e)*

POUR FAIRE BRILLER ET AGRANDIR LES YEUX

Employez « MYRIAS », élixir oriental inoffensif qui agrandit les yeux, leur communique une expression fascinatrice et leur donne un charme incomparable. Sans rival pour la beauté du regard qui est embelli d'une manière surprenante. — 26 *francs franco.*

Institut KEVA, 23, rue Tronchet, Dép F. Paris
Envoi franco du manuel de Beauté.

GRATUITEMENT UN PHONO

si vous achetez les disques au prix normal à SUPERPHONE, 58, r. Clisson, Paris 13e. Demandez le catalogue.

SECRET DÉVOILÉ :

JEANNE HELBLING, la belle artiste, recommande, pour la beauté du visage, L'ANTIRIDES SULTANA, d'une efficacité vraiment surprenante. 15 fr. franco. Produits SULTANA, 8, rue Auguste-Bailly, Asnières, Seine. Dépôt ; Janine, 34 bis, rue Vignon, Paris (8e)

Lisez CHEVAL DE GUERRE
Le livre qu'un homme n'aurait pas osé écrire

GRATUITEMENT
UNE PAIRE DE BAS DE SOIE (à titre de lancement)

Pour faire connaître notre nouvelle marque de **BAS DE SOIE « SOLIDA »** avec couture, semelle renforcée haut, pointe et talon en fil, d'une valeur de 20 francs, nous céderons aux 1.000 premières lectrices qui nous en feront la demande au prix exceptionnel de

36 francs les 3 paires

En outre, chacune de ces bénéficiaires aura droit à une paire de **bas de soie « SOLIDA » à titre gracieux.**

Certains de la bonne qualité de nos bas, nous n'exigeons aucun paiement d'avance ; le tout n'est payable qu'à la réception et complète satisfaction. Même après paiement, tout envoi ne donnant pas satisfaction sera repris ou échangé dans la huitaine.

Il ne sera donné suite qu'à une seule demande par lectrice.

Pour bénéficier de cette offre, il suffit de découper ce présent **BON**, nous indiquer la taille et la teinte désirées et adresser le tout à

LA PROPAGANDE DES GRANDES MARQUES
Service B, 51, rue du Rocher, PARIS-8e

244

SAUCISSON OLIDA

Exiger la bague OLIDA

L'œil aux aguets

M. Philippe de Rothschild est allé faire un voyage d'études en Amérique où il a été copieusement fêté. Et maintenant, il ne jure plus que par Hollywood.

Le cinéma est pour lui le Dieu nouveau et s'il ne tenait qu'à lui, il fonderait tout de suite une Société au capital impressionnant pour rénover le cinéma français.

Mais le baron, son papa, ne l'entend pas ainsi et les enthousiasmes de M. Philippe de Rothschild sont provisoirement platoniques.

⧈

Trois des plus importantes Sociétés françaises de production cinématographique viennent de fusionner. M. Costil a tenu à mettre personnellement la presse au courant de l'accord définitif. qui réunit la Société des Etablissements Gaumont avec Aubert-Franco-Film et Continsouza.

Assuré maintenant d'une entière économie financière, ce groupement, qui devient un des plus importants d'Europe, détient un circuit de théâtres en France représenté par 45 établissements en toute propriété ou en régie à la tête desquels se place le Gaumont-Palace, dont la réfection totale est en cours et qui pourra recevoir bientôt 6.000 spectateurs dans le cadre le plus vaste et le plus luxueux d'Europe. On procède également à la réfection des théâtres de Lyon, de Toulouse, de Bordeaux, et, à Paris, de l'Aubert-Palace, du Cinéma Bosquet et à la construction d'une salle aux Champs-Elysées. Onze agences en France et d'importantes succursales à l'étranger assureront la distribution des films et la vente du matériel.

⧈

Brune, gracieuse, l'œil rêveur, la jolie artiste, assure tel de nos confrères, est la reine des enjôleuses et certain entraineur fort élégant en est tombé follement amoureux.

Cet entraineur remporte de très gros succès cette année, en courses d'obstacles.

Il dressa récemment le favori du Grand Steeple, mais la bête tomba.

La veille de la grande épreuve d'Auteuil, des camarades demandèrent à la charmante artiste si le cheval entraîné par son ami avait une sérieuse chance :

— Il n'a jamais été plus en forme ! dit-elle.

On juge du désappointement des joueurs, lundi matin. Mlle Alice Field, que nous venons d'applaudir dans Atlantis, fut abreuvée de reproches. Pour sa défense, elle dit avec une exquise naïveté :

— Bien sûr qu'il est en pleine forme en ce moment... mais c'est de Maurice que j'entendais parler !

⧈

Abandonnant pour un temps les studios, Charlie Chaplin va partir en septembre pour Londres, où il jouira de vacances bien gagnées et renouera des relations avec ses amis d'Angleterre.

Au cours d'une réception la semaine dernière, qu'il donna dans sa maison de Beverley hills, Charlie Chaplin déclara qu'il était très ému à l'idée d'être acclamé par des foules énormes, comme cela lui arriva lors de son dernier séjour dans la capitale anglaise, en 1921. Il en est venu à rêver d'un déguisement qui le mettrait à l'abri de toute indiscrétion.

— Peut-être une grande barbe me dissimulerait-elle, déclara-t-il. Mais, j'aurais trop peur que les journaux ne découvrent ce « truc » et ne se moquent de moi.

« Mon plus grand désir, ajouta-t-il, est de revoir les coulisses du Théâtre du Duc d'York où, en 1905, alors que je n'étais qu'un « gosse », j'ai joué un rôle de page dans une pièce tirée de « Sherlock Holmes ». C'est William Gilette qui tenait le rôle principal. Mais avant tout, je compte voir H.-G. Wells, auquel je porte la plus affectueuse admiration et que je considère comme un des premiers dramaturges de notre temps.

« Je veux aussi rencontrer Sir Philip Sasars, que j'ai déjà vu en 1921, et puis avoir de cordiales conversations avec Thomas Burke et Sir James Barrie. En compagnie de ces amis du monde littéraire, j'espère trouver une satisfaction qui égalera presque le bonheur que j'aurai à revoir les lieux où s'est écoulée mon enfance,. »

Charlie Chaplin termina en annonçant qu'après avoir visité Londres, il irait peut-être en France et en Espagne. Il veut rendre visite à des psychothérapistes français. Le comédien est passionné de psychothérapie.Cette passion prit naissance lorsqu'il assista à la guérison d'une jolie danseuse âgée de 19 ans, Miss Leona Barry, qui était aveugle et paralysée. Ce fut un ami de Chaplin qui la soigna, et elle devint par la suite la collaboratrice de Charlie.

⧈

Nous lisons dans divers corporatifs :

M. A. Mouret, administrateur-délégué de Loca Films, nous communique la note suivante :

« En raison de certains bruits qui courent au sujet d'articles parus dans plusieurs journaux quotidiens, concernant un différend entre les Firmes Phocéa, G.P.C. et Interfilms, la Société Loca Films et son Gérant, informent leur honorable clientèle qu'ils n'ont rien de commun avec les trois maisons susdites. »

Ouais ! M. A. Mouret n'est-il pas l'ancien directeur d'INTERFILMS ?

⧈

C'est l'un des personnages les plus importants du temps actuel, ses préoccupations politiques ne suffisent point à remplir son cœur. Alors, régulièrement, il se réfugie auprès d'une charmante amie.

A vrai dire, il y a deux charmantes amies, toutes deux vedettes de l'écran. L'une lui porte amitié depuis bien longtemps déjà, et il a chez elle ses habitudes, ses pantoufles et sa tasse de tilleul.

L'autre est jeune et brillante. Le boudoir est moderne. On y boit du champagne et des cocktails. On y fait de l'esprit, on y va en habit.

Et selon la disposition où il se trouve, notre personnage va chez l'une ou chez l'autre.

⧈

Mme Tonia Navar n'y va pas avec le doc de la cuiller.

La charmante artiste réclame un million (une simple petite unité) aux Productions Braumberger, qu'elle accuse de l'avoir défigurée dans un récent film (le premier qu'elle ait tourné), intitulé : la Route est belle.

Les amis de la comédienne de s'étonner :

— Un million !.. Mais c'est de la folie...

— Nullement, expliqua la demanderesse. D'abord, si je gagne mon procès, on ne m'en accordera à peine que le tiers. Ensuite, ce tiers me servira peut être à payer l'autre procès, celui que la Comédie m'intentera pour brusque départ.

Mme Tonia Navar est sans doute un membre influent des Prévoyants de l'Avenir.

En attendant, elle nous permettra de lui dire que son procès est ridicule. Si elle croit avoir été défigurée, c'est simplement qu'elle n'était pas photogénique.

Et si elle n'est pas photogénique, elle n'avait que faire dans la galère du Cinéma. Mlle Tonia Navar est une comédienne de race et de grand talent.

Qu'elle reste comédiene et qu'elle laisse l'écran à d'autres.

⧈

Nous apprenons que M. André Ullmann, qui rentre d'un voyage d'étude aux Etats-Unis, est nommé directeur général des Théâtres Paramount pour la France et la Belgique. C'est notre excellent ami René Lebreton qui lui succède à la direction du Théâtre Paramount.

M. André Ullmann, qui avait pris, après M. Albert A. Kaufmann, la direction du Paramount, sut le mener à bien et en faire le plus grand cinéma des boulevards. Il était normal qu'après la maîtrise de cette direction M. André Ullmann ait la confiance des grands dirigeants américains et qu'il soit appelé par eux à un poste plus élevé.

Quant à René Lebreton, il a déjà fait ses preuves à la tête du Paramount, qu'il a dirigé avec succès pendant le voyage aux Etats-Unis de M. Ullmann.

Qu'ils veuillent bien trouver ici, l'un et l'autre, avec l'assurance renouvelée de notre amitié, tous nos compliments les plus sincères.

⧈

Raquel Meller vient de recevoir la rosette de l'Instruction publique.

Elle lui a été accordée, paraît-il, pour la récompenser de ses efforts pour apprendre notre langue.

Si elle parvient à la parler parfaitement, on lui donnera le Mérite agricole par-dessus le marché.

⧈

Abel Gance exige beaucoup d'expression de ses figurants, assure L'Œil de Paris.

Il distingue les « cossards » parmi cinq cents personnes.

Au cours des dernières scènes de la Fin du Monde, il criait dans son mégaphone, à travers des vibrations d'hélice d'avion, un fracas de vitres éclatées et un tumulte de cris et de heurts :

— Il faut vous ruer ! plus que ça ! Je veux de l'angoisse ! Mieux que ça ! C'est la fin, voyons, de l'amour !!

Allumage coupé, offensive suspendue. Il est cinq heures du matin ; des couples chancellent :

— Recommençons ! Je sais que vous avez sommeil, mais il me faut plus d'expression amoureuse... je n'ai repéré qu'un seul baiser parmi cinq cents convives !

De nouveau, six girls nues sont lâchées, filent et s'effondrent. Des baisers retentissent (il s'agit d'un film sonore) ; les convives du dernier repas se ruent...

Il y eut des plaintes ; un robuste sexagénaire fut malmené par une jeune débutante. Un des soupeurs eut son monocle brisé sous les dents de sa voisine. Sans compter des yeux pochés et autre menue casse.

Et des spectateurs s'imaginent que le ciné est une suite de « trucs » !...

⧈

Les sous-titres des films américains présentés en France sont souvent pittoresques. Voici quelques perles que nous y avons pêchées. Les auteurs pourront s'en faire un collier.

Le père suivait des yeux son enfant qui avait disparu.

Ce père devait sûrement posséder le don de double vue.

L'auto qui avait renversé six passants n'avait rien de cassé.

Pourrait-on en dire autant des écrasés ?

Avant de naître, l'enfant existait déjà.

Restons-en, si vous le voulez bien, sur le miracle de la génération spontanée.

⧈

Pour être drôles, les films parlants doiv nt être meublés de répliques amusantes.

En voici une notée dans une production qui sortira prochainement.

Elle. — Est-il vrai que les hommes préfèrent les femmes bavardes aux autres ?

Lui. — Quelles autres ?

⧈

Le mois dernier a eu lieu la deuxième Assemblée constitutive de la Société Anonyme des Etablissements Braunberger-Richebé.

Elle groupe l'ancienne Société Rachet et Richebé qui comprend le circuit des salles bien connu et l'Agence Midi-Cinéma Locations ; d'autre part, la Société des Productions Pierre Braunberger qui s'est rendue dernièrement acquéreur des Studios de Billancourt.

Le Conseil d'Administration com-

SEPTIEME ANNEE. — N° 142 11 JUILLET 1930.

MON FILM

PAUL PERRET, Rédacteur en chef

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
8, Rue du Croissant, 8 - Paris (2e)

DÉPOT DE VENTE A PARIS :
Agence Parisienne de Distribution
8, Rue du Croissant, 8 - Paris (2e)

LES CINEMAS

AUBERT-FRANCO-FILM

EN EXCLUSIVITE A L'

AUBERT-PALACE

24, bd des Italiens, Paris-9e. Prov. 84-64

Fermeture pour travaux qui en feront la salle la plus coquette et la plus élégante des boulevards

GAUMONT-PALACE

Fermeture pour transformations

et pendant la fermeture du GAUMONT-PALACE, allez à l'

ARTISTIC CINÉMA AUBERT

61, rue de Douai, Paris-9e. Central 81-07

Dolorès del Rio

dans

EVANGELINE

EN EXCLUSIVITE AU

CAMEO

32, bd des Italiens, Paris-9e. Prov. 58-62

Un grand film chantant parlant et sonore

LA BODEGA

Réalisation de Benito Perojo

d'après le célèbre roman de Blasco Ibanez

EN EXCLUSIVITE A L'

ELECTRIC-PALACE-AUBERT

5, bd des Italiens, Paris-2e. Gut. 63-98

HARRY LIETDKE DANS

JEUX DE DAMES

Réalisation de Robert Land, avec Betty Bird, M. Vibert et J. Helling

Production Aubert-Franco-Film

et les plus beaux programmes muets et sonores dans les établissements suivants :

PALAIS-ROCHECHOUART-AUB.
56, b. Rochechouart, Paris-18e Nord 21-52

TIVOLI-CINEMA-AUBERT
19, r. F.-du-Temple. Paris-10e Nord 26-44

VOLTAIRE-PALACE-AUBERT
95, r. la Roquette, Paris-11e. Roq. 65-10

GRAND CINEMA AUBERT
37, aven. Bosquet, Paris-7e. Ségur 44-11

REGINA-PALACE-AUBERT
135, r. de Rennes, Paris-6e. Littré 26-36

PARADIS-PALACE-AUBERT
43, rue de Belleville, Paris-20e

GAUMONT-THEATRE
7, boul. Poissonnière, Paris-2e. Gut. 33 16

CINEMA - SAINT-PAUL - AUBERT
73, r. St-Antoine, Paris-4e. Archives 07-47

MONTROUGE-PALACE - AUBERT
73, av. d'Orléans. Paris-14e. Gobel. 51-16

GAMBETTA-PALACE-AUBERT
6, rue Belgrand. Paris. Roquette 31-74

SPLENDID-CINEMA
60, av. Motte-Picq. Paris-15e. Ség. 65-03

CINEMA-CONVENTION - AUBERT
27, r. Al.-Chartier. Paris-15e. Vaug. 42-27

GRENELLE-PALACE-AUBERT
141, av. Emile-Zola, Paris-15e. Ség. 01-70

MARCADET-PALACE-AUBERT
110, r. Marcadet, Paris-18e. Marc. 22-81

LES MEILLEURES SALLES

LES MEILLEURS FILMS

VIENT DE PARAITRE

CHEVAL DE GUERRE

par Ernst JOHANNSEN

l'auteur de "Quatre de l'Infanterie"

12 FRANCS

Envoi franco contre mandat de fr. 13.50 à l'Agence Parisienne de Distribution

8, Rue du Croissant - Paris (2e)

prend MM. Marcel Monteux, président, Pierre Braunberger, Léon Richebé, Gabriel Martel, Henri Rachet, Reinchenbach, Maurice Monteux et J. Lévy.

La Direction générale est confiée à MM. Pierre Braunberger et Roger Richebé.

La nouvelle Société, à qui nous souhaitons une heureuse prospérité, a de larges et intéressants projets sur lesquels nous aurons prochainement des détails précis.

Le poids des vêtements féminins diminue d'une livre tous les dix ans !

C'est du moins ce que ne craint pas d'affirmer, le plus sérieusement du monde, la statistique qui nous vient d'Hollywood.

En 1860, paraît-il, les vêtements d'une élégante pesaient 9 livres. Aujourd'hui, ceux de Mary Bryan, la jolie star Paramount, — élégante entre toutes les élégantes — n'en pèsent que deux.

Faut-il conclure que, dans vingt ans, la grande mode sera tout simplement le costume de notre mère Eve ?

Après le jugement de la 3e Chambre condamnant M. André Baugé et M. Braunberger à réparer le préjudice important qu'ils causèrent aux établissements Jacques Haïk, les trois intéressés, qu'on ne saurait trop louer pour leur geste d'une élégance, hélas ! trop rare, ont décidé de régler à l'amiable un différend qu'ils veulent oublier.

Et voici qu'André Baugé va reprendre, sous la direction d'Alexandre Ryder, la réalisation de la Ronde des heures, tandis que M. Braunberger met à la disposition de M. Jacques Haïk ses studios de Billancourt, ceux de Courbevoie n'étant pas encore reconstruits.

L'heureuse conclusion de ce différend permettra donc, et il faut s'en féliciter, de compter un grand film de plus à l'actif de la production française. Et M. André Baugé de dire joyeusement :

— Je parie qu'après la Ronde des heures, Haïk et Braunberger tourneront avec moi un film intitulé Tout s'arrange !

Au studio de B..., l'on venait de terminer une scène et les artistes parlaient entre eux.

R..., qui avait été deux ou trois fois rappelé à l'ordre par le réalisateur, murmura :

— Avez-vous vu cette grande andouille tout à l'heure... on croirait qu'il a inventé le film à trois dimensions.

Une tête passa alors par la fenêtre de la cabine de prise de sons. Le courant du micro n'avait pas été coupé et le metteur en scène avait entendu.

— Je n'ai certes pas inventé le film à trois dimensions, s'écria-t-il ; mais vous, vous n'avez certainement pas inventé non plus celui à couper le beurre.

Où le cinéma devient le Panthéon du sport... Parmi le nombreux état-major d'ingénieurs et de techniciens du son qui est utilisé aux studios Paramount de Joinville se trouve un ancien champion de boxe, dont le nom est certainement connu des amateurs qui se passionnaient pour « le noble art » aux environs des années 1908-1914 : Marcel Denis.

Marcel Denis, vous rappelleront les « compétences » du ring, a été champion de France poids plumes 1908-1910 ; champion de France poids légers 1910-1911 ; champion de France militaire en 1918.

Il a matché un peu partout, aux quatre coins du globe, en Europe, en Amérique, en Australie. Sur 250 combats livrés au cours de sa carrière de pugiliste, il a remporté 230 victoires, ce qui fait une jolie moyenne...

Marcel Denis a été aussi l'entraîneur attitré des champions du monde suivants : Franck Erne, Jimmy Britt, Benny Leonard, Gene Tunney, Jack Dempsey, Georges Carpentier.

Aujourd'hui, il est assis bien pacifiquement à une petite table garnie de manettes d'ébonite, en communication permanente avec les micros, les hauts-parleurs, les cabines d'enregistrement du son. Il met, dans ce paisible travail autant d'ardeur et de conscience qu'autrefois, dans ses uppercuts et ses crochets redoutés...

Il existe en Amérique des « faciesistes » spécialisés dans l'étude des visages des personnalités célèbres.

L'un d'eux vient de trouver que le sourire de notre sympathique Chevalier possédait 83 rides qui sont loin d'être toutes visibles à l'œil nu.

On peut croire le spécialiste.

Il a, paraît-il, fait des études très complètes à ce sujet.

Maurice Chevalier a été le premier éberlué de la découverte et il a murmuré :

— Je ne me croyais pas si riche.

Greta Garbo, vedette du film de Jacques Feyder, le Baiser, raconte un dialogue entendu dans le studio où elle tournait.

Les protagonistes étaient deux nègres, deux figurants. Et ils discutaient âprement, à grands renforts de gestes, les mérites de leurs ancêtres respectifs :

— Oui, disait Ambroise fièrement, ma famille à moi, elle a un arbre généalogique : je peux t'énumérer tous mes ancêtres du premier au dernier.

— Oui, répliquait Moïse. Mais tu m'amuses avec ton arbre ! Dans un arbre, qu'est-ce qu'il y a ? des oiseaux ou des singes ? hein ? Et bien, tu peux te regarder... « t'as un bec, t'as pas de plumes... alors t'es pas un oiseau, t'es un singe... »

Quelle est donc la blonde vedette qui déclare, à qui veut l'entendre, qu'elle ne couche que dans des draps de dentelle.

Un metteur en scène de constater :

— Cela ne m'étonne pas qu'elle soit souvent en retard au studio... Elle ne peut pas sortir du lit, car elle a toujours les doigts de pied pris dans les dentelles !

Le départ brusqué de Tania Fédor, la pensionnaire bien connue de la Comédie-Française, pour les studios d'Hollywood, fut considéré, rue de Richelieu, bien plus comme une incartade que comme une catastrophe.

Tout d'abord, on jugea sévèrement le procédé, puis on s'en amusa.

Et un jeune sociétaire trouva le mot de la situation :

— Nous avons, dit-il, commis une grosse faute en ne nommant pas notre camarade infidèle, sociétaire à part entière.

— Et pourquoi cela ?

— Dame !... Aujourd'hui, nous aurions douze douzièmes à nous partager.

ABONNEMENTS

FRANCE : Un an.. .. .. 25 fr.

ETRANGER : Un an.. .. .. 35 fr.

Joindre 1 franc pour tout changement d'adresse

"MON FILM" PARAIT TOUS LES DEUX VENDREDIS

Paramount

"UNE FEMME A MENTI"

avec

Louise LAGRANGE

PAUL CAPELLANI

BOUCOT

SIMONE CERDAN

JEAN FOREST

et JOSELYNE GAËL

ALICE TISSOT

C'est un Film parlant français Paramount

le meilleur spectacle de Paris

Mon Film

a publié depuis le 1er Octobre les adaptations cinématographiques des films suivants :

N° 122. — 4 OCTOBRE 1929 :
Un Amant sous la Terreur.

N° 123. — 18 OCTOBRE 1929 :
La Femme et le Pantin.

N° 124. — 1er NOVEMBRE 1929 :
Bessie à Broadway ; L'éternelle idole.

N° 125. — 15 NOVEMBRE 1929 :
L'Apassionata ; Le Patriote.

N° 126. — 29 NOVEMBRE 1929 :
Ces dames aux chapeaux verts.

N° 127. — NUMERO DE NOËL :
Paris-Girls ; Une femme qui tombe ; Le Capitaine Fracasse ; Femme.

N° 128. — 27 DECEMBRE 1929 :
Loulou ; Chasseurs d'images.

N° 129. — 10 JANVIER 1930 :
Le Carnaval de Venise ; La meilleure maîtresse.

N° 130. — 24 JANVIER 1930 :
Le Collier de la Reine ; Les Pilotes de la Mort.

N° 131. — 7 FEVRIER 1930 :
Amour d'Indienne ; L'Evadée.

N° 132. — 21 FEVRIER 1930 :
Le Meneur de Joies ; Monsieur Ma... demoiselle.

N° 133. — 7 MARS 1930 :
Le Figurant de la Gaîté ; Parade d'Amour.

N° 134. — 21 MARS 1930 :
Feu follet ; Fièvres.

N° 135. — 4 AVRIL 1930
Le lien brisé ; Voyage de noces.

N° 136. — NUMERO DE PAQUES 1930 :
Le Gardien de la loi ; Mariage à l'essai.

N° 137. — 2 MAI 1930 :
La Rafle ; Le Gosse du Cirque.

N° 138. — 16 MAI 1930 :
Le chant du Loup ; Les Damnés du cœur ; Le Fantôme du bonheur.

N° 139. — 30 MAI 1930 :
Manhattan Cocktail ; Parjure.

N° 140. — 13 JUIN 1930 :
Quel phénomène ! ; Robinson Junior ; L'Epave vivante.

N° 141. — 27 JUIN 1930 :
Mensonges ; Nuits de Tziganes.

N° 142. — 11 JUILLET 1930 :
Les Quatre Plumes blanches ; Cœur de gosse.

"MON FILM" a par ailleurs publié

Dans son numéro de Noël :

des hors-texte pouvant être encadrés de :

MAURICE CHEVALIER,
SUZANNE DELMAS,
CLARA BOW,
NANCY CARROLL,
CHARLES ROGGERS,
LEON MATHOT,
EDITH JEHANE,
Une scène de FIGARO ;

Dans son numéro de Pâques :

des hors-texte pouvant être encadrés de :

SAINT-GRANIER,
SACHA GUITRY et YVONNE PRINTEMPS.

Chacun de ces numéros, sauf celui de Noël, est envoyé franco contre 1 franc en timbres à MON FILM, 8, rue du Croissant, PARIS (2e). Le N° de Noël : 5 francs.

GRAND CONCOURS DES " A-B "

Organisé par " MON FILM " avec le concours de PARAMOUNT

Voir règlement, page 23 (3e page de couverture)

CONTE nº 6

Les 4 Plumes Blanches

PAR **Francis F. Rouanet**

Une histoire de courage et de lâcheté, d'une petite lâcheté et d'un courage immense. Une histoire d'amour aussi.

IL n'est rien de plus lourd à porter qu'un grand nom, rien de plus écrasant qu'un beau passé. Il semble que dans cette ascension vers la gloire ou la renommée chaque nouvelle génération doive dépasser l'autre. Ainsi, de siècle en siècle, se transmet un héritage que les derniers venus n'acceptent pas sans un léger tremblement de cœur.

Dans cette lutte incessante pour la vie qui est notre lot quotidien, nous sentons sans cesse l'impérieux besoin de dépasser aujourd'hui ce que nous avons fait la veille et une action ne nous satisfait que tout autant qu'elle marque un sommet. Une cime n'est pour nous qu'un prétexte pour mieux voir une cime plus élevée encore, mais à chaque essor nouveau pour une plus haute altitude nous nous demandons, non sans anxiété : « Y parviendrais-je ? »

Lorsque l'on part de la plaine ou d'une situation peu élevée, le vertige de la réussite est moins grand que pour ceux qui reçoivent le grand devoir de vivre à un point que d'autres atteignent déjà difficilement. Lorsqu'une lignée d'ancêtres a inscrit, en lettres d'or, son nom dans les pages glorieuses de l'histoire, comment espérer ajouter de la gloire à tant de gloire et quelle âme de héros il faut sentir vivre en soi pour ne pas envisager sans trouble d'en devenir un à son tour.

Cette situation était celle de Henri Feversham. Dès qu'il était venu au monde, l'enfant était voué à la carrière militaire parce que de générations en générations, les Feversham étaient apparus au monde sous l'uniforme militaire. Les histoires qui enchantèrent les premiers soirs de son enfance étaient les récits des hauts faits d'armes accomplis par sa famille et, plus tard, alors qu'il apprenait l'histoire, il retrouvait le nom des siens aux pages les plus glorieuses des plus glorieuses épopées.

D'ailleurs, son père, le général Feversham, se chargeait d'entretenir en lui la flamme que cette lourde hérédité lui imposait.

Ce sentiment, Harry ne le trouvait pas seulement chez les siens, mais tous les amis de sa famille ne le voyaient pas autrement que général victorieux, et dès que, au cours d'une conversation, des perspectives d'avenir étaient échangées une phrase revenait toujours :

— Quant à toi, Harry, nous savons tous ce qui t'attend.

La petite Mary sa délicieuse camarade, fille d'officiers elle aussi, ne songait à rien d'autre pour celui qu'elle aimait que la gloire militaire. Lorsque les deux enfants causaient tendrement, sous les grands arbres du parc familial, soudain la petite fille lui prenait la main, se reculait légèrement comme pour grandir la perspective et, le regardant en souriant, elle lui disait, radieuse devant la vision évoquée :

— Comme vous serez beau, Harry, en officier...

Au fur et à mesure que les années passaient, dans l'esprit d'Harry Feversham un sentiment inquiétant et inattendu ne cessait de croître. D'abord, ç'avait été une impression sans consistance, quelque chose de vague, de lointain, d'indéfinissable, mais qui allait se précisant et un jour la question se présenta à son esprit :

— Serai-je digne de ce qu'on attend de moi ?

Tout d'abord, il haussa les épaules, mais, malgré lui, l'idée s'implantait, creusait son sillon et bientôt ce fut une véritable osession : celle de « la peur d'avoir peur ».

Au cours de ses nuits d'insomnie, il s'efforçait de fortifier sa volonté en se remémorant les exemples célèbres illustrés du nom qu'il portait, il demandait à son père de lui faire le récit détaillé de la vie de ses ancêtres et un jour il eut le courage de lui demander :

— Mais, père, aucun d'eux n'a-t-il failli ?

Bouleversé, le général le regarda. Qui donc avait pu lui donner une telle pensée ? Comment une idée d'abandon, de lâcheté avait-elle pu germer dans ce jeune cerveau uniquement bercé de pensées d'héroïsme, de sentiments de gloire, de sacrifice ?

L'étonnement du général était d'autant plus grand que la question n'était pas tellement fausse, pas aussi saugrenue qu'elle le paraissait de prime abord. En effet, l'histoire héroïque des Feversham se voilait d'une ombre, mais le plus grand silence avait toujours été fait sur ce pénible épisode.

Qu'allait-il répondre au garçonnet ? Mentir ?

Ce serait la première fois qu'il lui mentirait et si plus tard Harry apprenait la vérité, il saurait qu'un Feversham était non seulement capable de déloyauté, mais qu'un autre, son père, n'avait pas eu le courage de dire la vérité.

Le général se recueillit quelques instants, puis, comme s'il avait à avouer la chose horrible pour lui devant une assemblée de héros, il baissa la tête en disant :

— Oui, un seul n'a pas été digne de son nom, aussi nous n'avons pas retenu le sien.

Cette révélation pesa sur l'esprit du jeune homme. Ainsi il s'était trouvé un des siens, fait du même sang, fils de la même lignée de héros qui n'avait pas été à la hauteur de sa réputation, qui, devant le grand devoir qui s'imposait à lui n'avait pas pu soutenir le regard trop éclatant, trop éblouissant de la gloire !

Brusquement, Harry se sentit des affinités avec ce déshérité. Certainement ce Feversham n'était pas un lâche, pas plus qu'il ne l'était lui-même, mais tout comme lui il avait eu « peur d'avoir peur ».

Malgré toutes ses luttes intérieures, il entra, très brillamment d'ailleurs, à l'école militaire, y conquit rapidement une place des plus honorables, ses supérieurs le considéraient comme un des meilleurs officiers sur qui pourrait compter l'armée britannique. Il sortit avec un bon numéro et fut affecté à un régiment d'infanterie de Londres.

Il était beau et de très brillante allure, le jeune sous-lieutenant Harry Feversham.

Feversham laissa Terry aux soins des méharistes...

Harry avait réuni chez lui trois de ses meilleurs amis.

Dans les régions sauvages et désertes où les rebelles se réfugiaient.

...Il avait sauvé la vie du petit nègre Ali qui, depuis, ne le quittait plus.

NOS CONTEURS

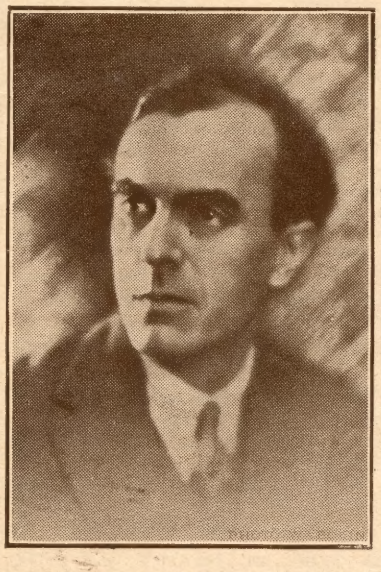
Francis F. Rouanet

Lorsque vous parlez de Francis F. Rouanet à l'un de ceux qui le connaissent, on vous répond :

— Ah ! Rouanet ! l'optimisme créateur, la joie de vivre, un fils du soleil !

Francis F. Rouanet est bien tout cela et par-dessus tout un poète. Ce don de poésie, on le retrouve dans sa façon de vivre, d'envisager la vie et dans tout ce qu'il écrit, dans ses poèmes qu'il a le tort de garder dans ses tiroirs, mais dont il nous annonce une édition pour l'hiver prochain et dans sa prose qui n'est, elle aussi, que poésie. Collaborant à des journaux et revues littéraires depuis l'âge de 15 ans, Francis F. Rouanet est passé par la forte école de la presse quotidienne où, pendant dix ans, il a fait du grand reportage. C'est au cours d'une de ces enquêtes qu'il révéla Jean Béziat, le guérisseur d'Avignonet et lui fit la réputation que l'on sait.

Appelé au cinéma par Louis Nalpas dont il est un des plus fidèles



collaborateurs, Francis F. Rouanet a publié une dizaine de romans chez Tallandier, dont il est un des auteurs les plus suivis, des contes dans Le Matin *et collabore à de nombreux périodiques.*

Mais on attend mieux encore de lui, des œuvres plus personnelles que les dons qu'il possède le mettent dans l'obligation de nous donner. Comœdia *annonçait dernièrement qu'une pièce de lui serait jouée en octobre,* Le Retour de l'Enfant prodigue. *D'autres doivent suivre, parmi lesquelles* Vivre *dont ses amis connaissent depuis longtemps le scénario aux idées toutes particulières. Après t'Serstevens et Claude Anet, il va nous donner prochainement aux éditions Tallandier une version de la tragédie de Mayerling dans un roman historique qu'il adapte de l'autrichien et qui, sous le titre de* Le Crépuscule des Habsbourg, *étudie les causes mystérieuses de toutes les catastrophes qui se sont abattues sur la maison d'Autriche depuis Mayerling jusqu'à Madère*

Paul Perret.

— On reconnaît la race, disait-on en le voyant, ce sera un véritable Feversham.

Il ne pouvait s'empêcher d'accueillir cette réflexion sans un serrement de cœur et aussitôt sa pensée était :

— Oui, mais il en est un qui a manqué à son devoir.

Très mondain, fréquentant les meilleurs salons de Londres, le jeune Feversham retrouva un soir, à l'improviste, la petite Mary, sa charmante petite compagne des jeunes années. Harry ne l'avait pas vue depuis de longues années, il avait été séparé d'elle par le collège, par l'école militaire, par toutes ces obligations qui accaparent la jeunesse durant les plus belles années de la vie.

Mary était devenue une charmante jeune fille, pleine de cette troublante séduction qu'affectaient les jeunes personnes de cette époque encore romantique de pensées et de sentiments. Brune aux yeux sombres, brillants d'une belle flamme intérieure, délicieusement habillée, coiffée d'une capeline qui mettait encore plus en valeur l'ovale de son visage à la fois grave et souriant, Mary apparut à Harry comme la plus belle incarnation de la jeunesse et de la tendresse.

Les deux jeunes gens reprirent leur vie au point où ils l'avaient laissée. Entre deux valses, leurs cœurs se retrouvaient et, après les souvenirs du passé, l'évocation de l'avenir fleurit en eux et, tandis que l'orchestre attaquait une mazurka, dans un coin de la serre embaumant la tubéreuse et les œillets, les deux jeunes gens échangeaient leur baiser de fiançailles.

Ce soir-là, Harry avait réuni chez lui trois de ses meilleurs amis pour leur annoncer la grande nouvelle. Il y avait là le capitaine Clarence, le lieutenant Terry et le lieutenant James, tous trois à peine plus âgés que lui, tous trois fervents admirateurs des Feversham qui représentaient pour eux la gloire militaire dans ce qu'elle a de plus pur.

— C'est vous, Terry, qui serez mon garçon d'honneur.

Et tous quatre, dans la fumée bleue des cigares, vidant des verres où le whisky rutilait de son scintillement doré, échangeaient des projets d'avenir :

— Tu as raison de te marier, disait James, mais, vois-tu, je veux, en ce qui me concerne, faire auparavant une riche carrière militaire. Il me semble qu'il devrait en être des soldats comme des prêtres catholiques le célibat devrait leur être imposé.

— Mais pourquoi donc? demanda Terry.

— C'est bien simple : uniquement parce qu'un officier qui aime sa femme, qui chérit ses enfants, doit avoir moins de liberté pour faire le sacrifice de sa vie que celui qui n'a qu'à répondre de sa seule personne.

— C'est peut-être vrai... murmura, rêveur, Harry.

Tandis qu'ils causaient et que la fumée des cigares se faisait de plus en plus épaisse, on sonna à l'entrée.

Harry avait renvoyé son domestique de très bonne heure, afin d'être plus libre, ce fut lui-même qui alla ouvrir. Un jeune télégraphiste lui remit une dépêche :

— Pour M. Harry Feversham.

Harry la prit et, dès que le jeune garçon fut parti, avant même de l'ouvrir, il demeura rêveur quelques instants.

Une meilleure compréhension des forces inconnues nous a permis aujourd'hui d'accorder toute leur valeur à certains pressentiments dont autrefois on aurait haussé les épaules. En prenant ce télégramme, Harry ne put s'empêcher de frémir.

Pourquoi ?

Il n'aurait pas pu le dire exactement, mais il devinait qu'il devait y avoir là une chose qui était pour lui de la plus haute importance, que ce télégramme n'avait pas la banalité de ceux que l'on reçoit dans des circonstances quelconques. Rien ne l'autorisait à faire cette supposition et cependant tout semblait lui dire, en lui-même, qu'il avait raison. Ses mains tremblaient lorsqu'il l'ouvrit.

Rapidement, il en parcourut le texte. A peine y eut-il jeté les yeux qu'une expression d'angoisse infinie s'inscrivit sur son visage. A la dérobée, il jeta un coup d'œil vers ses amis qui continuaient à parler dans la pièce à côté. Leur calme parut le rassurer, une seconde fois, il lut la dépêche dont le contenu était le suivant : « *Guerre imminente au Soudan. Votre régiment va y être envoyé sous peu. Prière prévenir Terry.* »

Harry s'était complètement ressaisi, du moins en apparence, lorsqu'il revint vers ses amis :

— Rien de fâcheux ? demanda Harry.

Souriant, le jeune homme lui répondit :

— Mais non, absolument rien.

Tandis que la conversation reprenait au point où l'avait arrêtée le coup de sonnette, Harry, d'un air machinal, se levait et, s'adossant à la cheminée, de l'air le plus naturel du monde, il laissa tomber le télégramme froissé dans les flammes. Tandis que le capitaine Clarence, qui se voyait déjà commandant, puis général, esquissait ses projets d'avenir, d'un air négligent Harry déclara :

— Quant à moi, je n'envisage pas la vie de la même façon. Je ne crois pas que je poursuivrai la carrière des armes. J'y suis entré par discipline familiale, mais il est probable que mon prochain mariage va m'amener à quitter l'armée, je songe à démissionner.

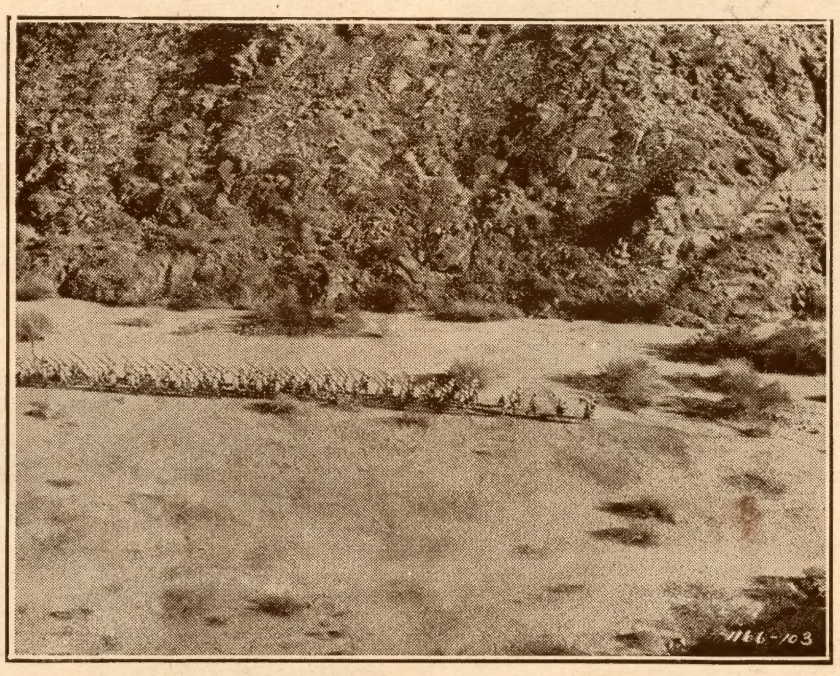
Ses trois camarades le regardèrent d'un air stupéfait :

— Comment, tu quitterais l'armée ? Toi, un Feversham ?

— Pourquoi pas ? Il n'est pas écrit que tous les Feversham doivent finir sous l'uniforme militaire... et il y a de la gloire à récolter partout...

— Harry, rien n'est au-dessus de notre carrière, lui dit James.

— Question d'opinion, mon cher ami, mais si l'armée accapare toutes les énergies de la nation, que fera-t-on dans les autres formes de l'activité nationale où il y a tant à faire?



Un convoi important était déjà en marche à leur secours.

— Oui, mais alors pourquoi n'avoir pas songé à cela plus tôt? Tu as revêtu un uniforme qui, pour les Feversham, est une chose sacrée, tu ne dois pas le quitter.

Vexé, Harry le regarda en lui disant :

— Imagine que j'entends absolument suivre ce que je crois être ma voie!

C'est sur ces derniers mots que cette conversation, des plus tendues, prit fin Avant de s'en aller, Terry s'approcha de la cheminée pour allumer un cigare avec un des tisons brûlant dans l'âtre ; comme il se penchait, il aperçut le télégramme ou du moins ce qui de lui n'avait pas été consumé par le feu. Les quelques mots qu'il aperçut piquèrent sa curiosité et, malgré l'indiscrétion que représentait ce geste peu élégant, le lieutenant s'empara du papier à demi consumé. Les seuls mots qu'il en put lire furent : « *Prevenez Terry.* »

Qu'est-ce que cela peut bien signifier, se demanda Terry et pour quelle raison ne m'a-t-il rien dit puisqu'on prend la peine de lui demander par dépêche de le faire?

Il regarda, près du morceau qu'il avait ramassé en était un autre qui permettait de reconstituer tout le télégramme. Terry le mit rapidement dans sa poche et les trois amis, avec une gêne qu'ils expliquaient difficilement, mais qui était due uniquement à Harry, se séparèrent.

Dès qu'ils furent dehors, Terry prit les deux morceaux de papier qu'il avait ramassés et, sous la lumière d'un bec de gaz, reconstitua le télégramme. A leur grande stupéfaction, les amis lurent le contenu, bouleversant pour eux : « *Guerre imminente au Soudan. Votre régiment va y être envoyé sous peu. Prière prévenir Terry.* »

Pour quelle raison Harry ne les avait-il pas prévenus de cette dépêche?

— Savez-vous pourquoi Harry ne nous a pas montré ce télégramme? demanda Clarence, d'un air bouleversé.

— Pourquoi? demanda James.

— J'ai honte de le dire, pour deux raisons : d'abord, parce que Harry était notre ami... et puis parce que c'est un Feversham.

— Que veux-tu dire? demanda Terry, inquiet.

— Je veux dire que le sous-lieutenant Harry Feversham est un lâche.

Terry et James ne purent s'empêcher de bondir.

— Feversham, un lâche? Allons donc!

— Ne nous emballons pas, dit Clarence et reprenons les faits. Est-ce qu'avant la réception de ce télégramme Harry avait jamais manifesté l'intention de quitter le régiment?

Les amis réfléchissaient...

— Non, jamais, dit Terry.

— Et pour quelle raison ne nous a-t-il pas fait part des nouvelles qu'il recevait et ceci d'autant plus qu'on le priait de prévenir Terry qui était là ?

— C'est ce que je ne comprends pas, murmura Terry; le sais-tu, toi?

— Je ne le sais pas, dit Clarence, à voix basse, mais j'ai peur de le comprendre. Si Harry nous avait fait part du télégramme, il ne pouvait pas nous dire son projet de quitter le régiment. Un officier digne de ce nom n'abandonne pas l'armée où il va y avoir du danger à courir, de la gloire à gagner. Or, mon opinion est qu'avant ce télégramme Harry Feversham ne songeait pas du tout à quitter l'armée et qu'il ne la quitte que pour échapper à la guerre.

— Lui? Un Feversham?

— Il n'y a pas d'autre explication possible.

Le lendemain, Harry, en civil, arrivait chez sa fiancée. En le voyant sous ce costume, la jeune fille ne put retenir un cri de surprise. Harry l'arrêta d'un geste

— Je vais être tout à vous, lui dit-il, car je viens de démissionner.

A cette nouvelle, la surprise de Mary ne fit qu'augmenter :

— Vous ne partez donc pas au Soudan? On vient de m'apprendre que votre régiment était désigné pour y aller...

Harry cherchait une réponse lorsqu'il en fut dispensé par l'arrivée d'un domestique qui s'avança vers lui une boîte à la main en lui disant :

— Ceci doit vous être remis de toute urgence, on vient de l'apporter.

Etonné, Harry regarda la boîte, la tourna et la retourna quelques instants dans ses mains, légèrement inquiet. Puis, comme Mary attendait, se demandant pour quelle raison il tardait tant à l'ouvrir. Il défit la ficelle qui la fermait.

En apercevant le contenu, Harry fut atterré. La boîte renfermait trois plumes blanches accompagnées de la carte de ses trois amis. Mary ne pouvait ignorer le sens de cet envoi. Fille d'officier, élevée uniquement dans des milieux militaires, elle n'ignorait pas que dans les traditions de l'armée anglaise, ces plumes étaient un symbole de lâcheté.

Les deux jeunes gens se regardèrent. Harry ne savait que dire, comment se justifier. Il avait évidemment toutes les apparences contre lui et expliquer les raisons psychologiques de son revirement aurait été trop long pour qu'il soit écouté. D'ailleurs, le comprendrait-on dans ce milieu aux sentiments directs, où l'on ne s'embarrasse pas de subtilités d'ordre sentimental. Une lutte intense se livrait en lui, il devinait tout ce qui devait se passer dans l'esprit de sa fiancée et, certes, il ne se trompait pas.

Mary n'avait pas fait un geste, pas un mouvement, mais une tristesse infinie se lisait sur son visage. Elevé dans le respect le plus profond de choses militaires, elle n'arrivait pas à comprendre qu'on ne les fît passer par-dessus tout, elle qui était prête à se sacrifier, à immoler son amour sur cet autel de la Patrie devant lequel elle avait toujours vu les siens s'agenouiller. Elle n'aurait admis aucune raison car dans son esprit Harry devait placer par-dessus tout son devoir d'officier et ensuite son amour pour elle.

Que pouvait-il donc y avoir d'autre qui l'ait pu pousser à une résolution que ses camarades avaient le droit d'interpréter comme ils le faisaient, qu'ils ne pouvaient pas interpréter autrement... qu'elle-même ne pouvait expliquer autrement.

Lentement, avec au cœur un déchirement qu'elle ne voulait pas manifester, agissant presque en automate poussée par toutes les traditions de sa race, Mary prit l'extrémité d'une plume d'oie piquée dans un encrier, la détacha, la laissa tomber auprès des trois autres et, brusquement, pour ne pas laisser éclater les sanglots qui comprimaient sa gorge, elle quitta le salon en courant.

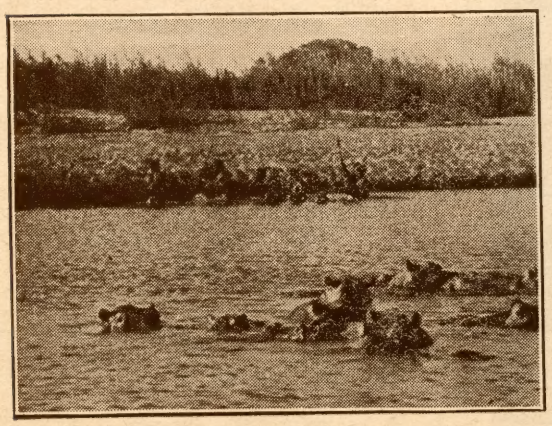
Harry baissa la tête, la laissa sortir sans se retourner, sans jeter vers elle le regard implorant qui aurait peut-être pu la ramener. L'image du Feversham qui avait faibli se présenta à son esprit...

Lorsqu'un quart d'heure plus tard Mary revint, Harry n'était plus là, il avait emporté les quatre plumes blanches, dernier souvenir de celle qu'il aimait et de ses trois meilleurs amis.

Comme il rentrait chez lui, Harry fut informé que son père venait d'avoir un très grave malaise. Il accourut auprès

(Suite page 10.)

... Et partit seul à travers le désert.



... D'animaux sauvages plus redoutables que les hommes.

...Le cheik vient d'être tué par l'officier blanc.

Ce qu'il faut savoir de

LES 4 PLUMES BLANCHES

C'est un film PARAMOUNT

Un film admirable.

Au cœur du Soudan, la plus fantastique épopée du désert.

Une immense figuration d'indigènes en armes donne aux Quatre plumes blanches *un relief et une couleur encore jamais atteints. Les scènes de guerre dans les sables et dans la brousse, le siège du fortin et la révolte des assiégés, le guet-apens la nuit, l'évasion des prisonniers fuyant le marché où ils sont exposés comme esclaves, l'embuscade et l'assaut de la colonne anglaise, l'incendie de la brousse et la fuite éperdue des animaux sauvages chassés par les flammes et la fumée : singes sautillants, hippopotames aux gueules monstrueuses qui, par troupeaux entiers, se jettent lourdement à l'eau en faisant chavirer la pirogue des fuyards, autant de tableaux empoignants, stupéfiants à force de vérité.*

Les Quatre plumes blanches *qui ont obtenu un succès lors de leur sortie en exclusivité au Paramount est une œuvre formidable à laquelle rien ne peut être comparé. C'est une fresque extraordinaire de la conquête africaine si lourde de peines et de souffrances.*

William Powell, Richard Arlen, Fay Wray, Clive Brook, Noah Beerry en sont les parfaits interprètes.

La Production Française Paramount

Marcelle Chantal et Jean Bradin
dans LE SECRET DU DOCTEUR

Nous avons déjà parlé à nos lecteurs du merveilleux programme de production française établi par Paramount pour la prochaine saison. Celui-ci ne comprend pas moins de vingt grands films 100 0/0 parlants français tournés pour la plupart en France, dans les splendides studios de Joinville.

La liste de ces productions n'est pas encore arrêtée dans tous ses détails, mais d'ores et déjà nous pouvons citer :

LA GRANDE MARE, avec MAURICE CHEVALIER

Le premier cent pour cent parlant français tourné en Amérique avec Maurice Chevalier. *La Chanson de Paris*, c'était bien ; *Parade d'amour* était mieux encore. Mais *La Grande Mare*, c'est la perfection.

L'ENIGMATIQUE M. PARKES

Adolphe Menjou et Claudette Colbert, dans une passionnante histoire de bandits mondains, sous le clair de lune troublant de la Riviera.

SARAH ET SON FILS

Une tragédie solidement charpentée qui atteint au paroxysme de l'émotion humaine. La pénible ascension d'une fille obscure vers la gloire et vers la lumière.

LA FEMME QUI RIT

C'est une femme qui se rit de tout, qui rit de la mort, du destin et même de son pauvre cœur brisé. Mais quand vient pour elle l'heure de se venger de l'homme qui a gâché sa vie, elle ne peut plus rire et ne peut... que le sauver.

LE PETIT CAFE, avec MAURICE CHEVALIER

L'hilarante comédie de notre Tristan Bernard, tournée à New-York et jouée par notre Maurice Chevalier entièrement en français. Maurice, en garçon de café, ramassera tous les pourboires !

UN TROU DANS LE MUR

Réalisé d'après la comédie charmante d'Yves Mirande, Dolly Davis, Jean Murat et Marguerite Moreno font triompher ce premier cent pour cent parlant français tourné par les Studios Paramount de Joinville.

MARIUS

Un beau voyage au pays du soleil avec d'amusants compagnons, sous la conduite de Marcel Pagnol, le plus spirituel des guides.

UNE FEMME A MENTI

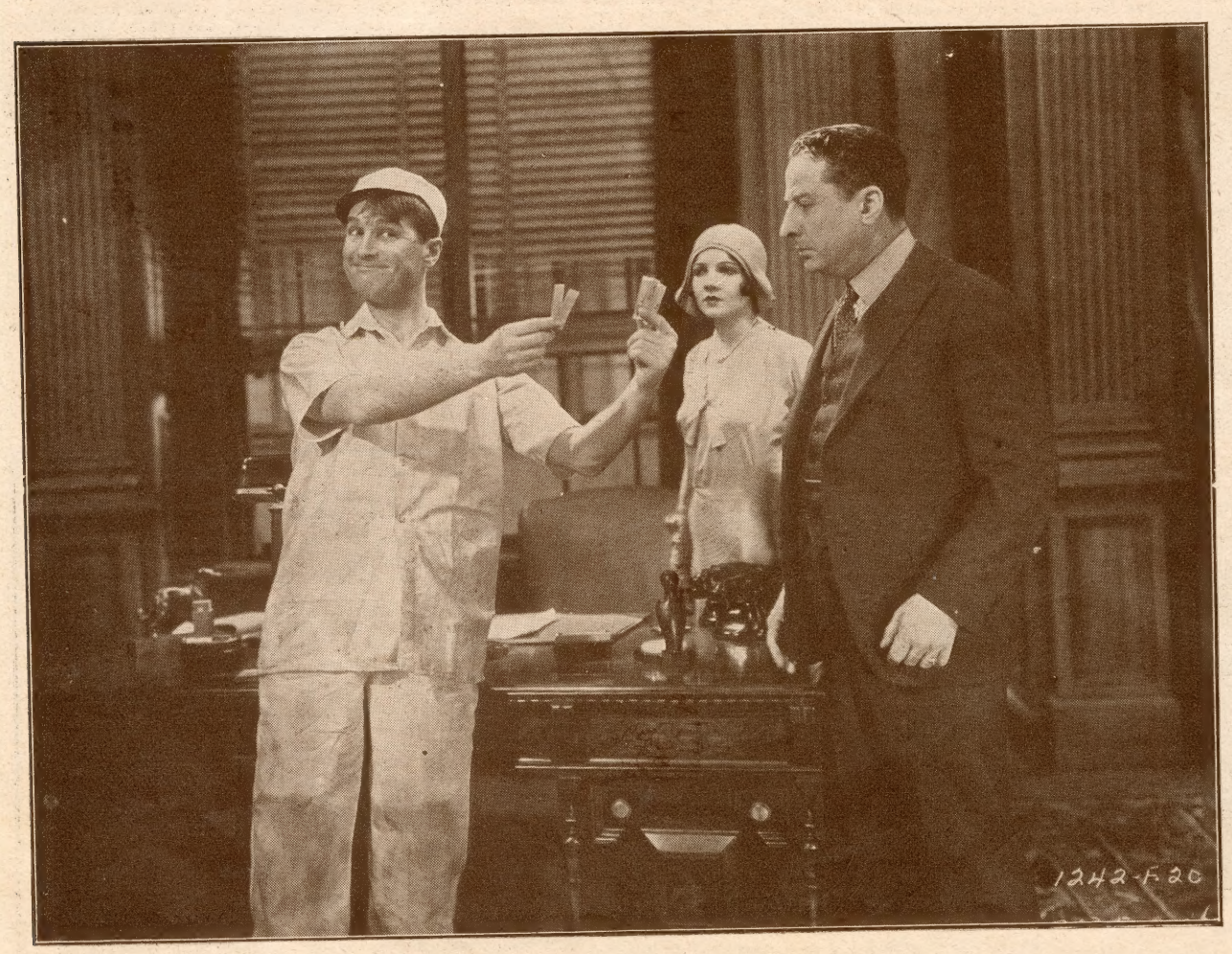
Une œuvre puissante et subtilement vraie. Un drame émouvant de la vie de famille, dont l'héroïne est la jolie Louise Lagrange.

JALOUSIE

Un drame d'une intense émotion sur ce dilemme vieux comme le monde : une femme doit-elle avouer son passé à l'homme qu'elle aime ?

ADOLPHE MENJOU
et CLAUDETTE COLBERT
dans « L'Enigmatique M. Parks »

LOUISE LAGRANGE
dans « Une Femme à menti »



Maurice Chevalier dans LA GRANDE MARE

LA LETTRE

Tiré de l'œuvre de Somerset Maughan. Le maléfice des Tropiques. La chaleur qui décompose et qui grise Une femme imprudente, amoureuse et jalouse... et cette moralité : N'écrivez jamais.

UN CHEVALIER-LUBITSCH

L'étoile et l'animateur de *Parade d'amour* collaborent à nouveau dans une œuvre d'un type ultra-moderne, où l'on retrouvera l'étincelante personnalité de Chevalier et le talent si puissant de Lubitsch.

LE SECRET DU DOCTEUR

Tiré de la comédie dramatique de Sir J. M. Barrie, ce film, joué par Marcelle Chantal, montre l'agonie d'une femme malheureuse en ménage, et les rigueurs impitoyables du secret professionnel pour un médecin.

UN HOMME EN HABIT

Ruiné, saisi, vendu, un homme du monde élégant n'a plus pour domicile et garde-robe que... son frac. Quelles mésaventures n'arriveront pas à cet homme en habit.

UN FILM DE SAINT-GRANIER

Nous aurons l'occasion de parler de ces films au fur et à mesure de leur réalisation et à leur achèvement, ainsi que nous l'avons déjà fait pour *Un trou dans le mur*.

En attendant, ce qu'il importe de souligner, c'est que le programme Paramount est le plus important programme de production française qui ait jamais été établi par une firme cinématographique.

VI[e] REFERENDUM ANNUEL POUR L'ELECTION DU ROI ET DE LA REINE DU CINÉMA FRANÇAIS

Maurice Chevalier et Marie Bell sont élus Roi et Reine DU CINÉMA FRANÇAIS 1930

Les secondes places reviennent à Jean Dehelly et Jean Murat (ex-æquo) et à Dolly Davis

D'année en année le public fait un accueil de plus en plus chaleureux à notre referendum pour l'élection du Roi et de la Reine du Cinéma français.

C'est ainsi que cette année le nombre des bulletins de vote reçus dépasse 25.000.

Comment ne serions-nous pas fiers d'un tel résultat ?

Et encore nous avons dû annuler plus d'un millier de bulletins de vote dont les auteurs avaient cru devoir voter pour des vedettes étrangères.

Comme ces années dernières, nos artistes ont rencontré chacun des partisans acharnés. S'il est vrai que Maurice Chevalier arrive en tête à une majorité écrasante, l'arrivée des vedettes femmes a été fort disputée.

Soyens-en heureux. Cela prouve que nos artistes français ont su — par leur talent ou leur charme — se conquérir de solides amitiés.

Mais passons aux résultats.

ELECTION DU ROI

Maurice Chevalier		13.545 *voix* ELU
Jean Dehelly / *Jean Murat*	ex æquo	2.112 —
Albert Préjean		1.654 —
Jaque Catelain		1.432 —
Léon Mathot		1.325 —
André Roanne		1.097 —
Jean Angelo		625 —
George Charlia		242 —
Charles Vanel		213 —

Viennent ensuite Pierre Blanchar, Lucien Dalsace, Gaston Jacquet, Henri Baudin, Philippe Heriat.

ELECTION DE LA REINE

Marie Bell	4.575 *voix* ELUE
Dolly Davis	4.442 —
Marcelle Chantal	4.301 —
Gina Manès	3.402 —
Louise Lagrange	2.523 —
Alice Roberte	2.017 —
Suzy Vernon	1.225 —
Huguette	946 —
Renée Heribel	737 —
Marie Glory	526 —

Viennent ensuite Suzanne Bianchetti, Suzanne Delmas, Simone Mareuil, Arlette Marchal, Simone Vaudry.

Disons avant de terminer qu'il n'est pas un artiste — ou une artiste — qui n'ait obtenu au moins quelques voix.

Mon Film, *au nom de ses lecteurs, adresse ses plus sincères félicitations aux nouvelles Majestés.*

Nous savons qu'elles feront tous leurs efforts pour tenir droit et ferme le sceptre du Cinéma français.

Marie Bell

la belle sociétaire de la Comédie-Française vedette des Productions P.-J. de Ventoo, qui vient d'être élue Reine du Cinéma français 1930

Jean Dehelly

Jean Dehelly qui fut, l'an dernier, élu Roi du Cinéma français, ex æquo avec Jaque Catelain, n'arrive qu'au second rang cette année, après Maurice Chevalier. Mais c'est là une victoire qui est, peut-être, plus glorieuse encore que celle de l'an passé, tellement grand est le prestige de Chevalier.

Jean Dehelly tourne actuellement Virage *(titre provisoire), sous la direction d'André Jager-Schmidt. La distribution de ce film comporte également Hortense Le Roy, Jenny Luxeuil, Sylviane de Castillo et Clara Darcey-Roche. Chef opérateur : Marcel Lucien ; assistante : Renée Rozier ; décorateur : Claude Bouxin-Mazuel ; deuxième opérateur : Adréani ; régisseur : Janvier. Le cadre du film est l'industrie automobile qui trouve dans cet admirables pays une population active. Les extérieurs sont tournés dans les paysages extrêmement pittoresques de la région du Doubs. Le film sera sonore et Jean Dehelly y remplira, avec le grand talent et la distinction qu'on lui connaît, le rôle d'un jeune ingénieur de valeur. André Jager-Schmidt achève de tourner ses deux derniers décors dans un studio provisoire, installé aux environs de Montbéliard, et terminera ses extérieurs vers le* 14 *juillet.*

Maurice Chevalier

Roi du Cinéma français 1930, *dans son dernier film* La Grande Mare, *qui doit sortir prochainement en exclusivité au Paramount*

L'ENIGMATIQUE M. PARKES

Adolphe Menjou vient de terminer dans les studios Paramount de New-York, son premier film parlant français : *L'Enigmatique M. Parkes*, avec Claudette Colbert comme partenaire.

La Paramount a, en effet, décidé de faire figurer dans la productions française ses meilleures vedettes et voici, d'ailleurs, ce qu'a déclaré à ce sujet M. B.-P. Schulberg, directeur général de la production à Hollywood.

« Nous nous sommes assuré le concours des grandes vedettes françaises du cinéma parlant, Maurice Chevalier, Claudette Colbert et de nombreuses autres ; nous pensons ainsi réaliser une production française, qui sera d'une qualité au moins égale à la production américaine. Le choix que nous avons fait de Menjou pour interpréter un film parlant français est tout à fait justifié, étant donné le gros succès qu'il remporta dans *Fashions in love*, un film parlant anglais, qui fut très applaudi. »

L'Enigmatique M. Parkes est le second film parlant français réalisé par Paramount à Hollywood, après *La Grande Mare*, avec Maurice Chevalier. L'interprétation de cette seconde production est excellente, comme l'on peut en juger, et comprendra, outre Adolphe Menjou, Claudette Colbert, cette charmante vedette française, Emile Chautara Armand Kaliz, et Adrienne d'Ambricourt. La mise en scène a été confiée à Louis Gasnier.

CLAUDETTE COLBERT VOYAGEUSE

Claudette Colbert, la partenaire de Maurice Chevalier dans *La Grande Mare*, n'est pas seulement une excellente artiste, mais une très bonne navigatrice. Elle vogue en ce moment sur les océans ; elle s'est, en effet, embarquée il y a quelques semaines, à Los Angeles, à bord d'un petit cargo, *Le Prince Gingalese*, pour faire le tour du monde, tout simplement, en passant par le Japon, la Chine, l'Indochine, les îles Philippines, Java, Bornéo, Sumatra, l'Inde, l'Egypte et les ports européens. Claudette Colbert accomplit ce petit voyage en compagnie d'Alex King et Mrs King, Miguel Corrarrubias, un artiste mexicain, Norman Foster, acteur de cinéma bien connu, et Rosa Rolanda. Les voyageurs ont pensé à tout, même à un appareil de prise de vues, grâce auquel ils auront un souvenir vivant de leur magnifique randonnée.

L'idée d'entreprendre un tel voyage à bord d'un simple petit cargo, est de Claudette Colbert, qui préfère voyager d'une manière moins confortable et moins rapide, mais pouvoir s'arrêter aux endroits les plus pittoresques ; l'idée est excellente et beaucoup d'entre nous l'adopteraient probablement si un voyage semblable nous était offert.

Claudette Colbert pense être de retour vers la fin de septembre à New-York. Toutefois, elle espère venir passer quelques jours à Paris, sa ville natale.

GRAND CONCOURS DES "A-B"

Les 4 Plumes Blanches

(SUITE DE LA PAGE 7)

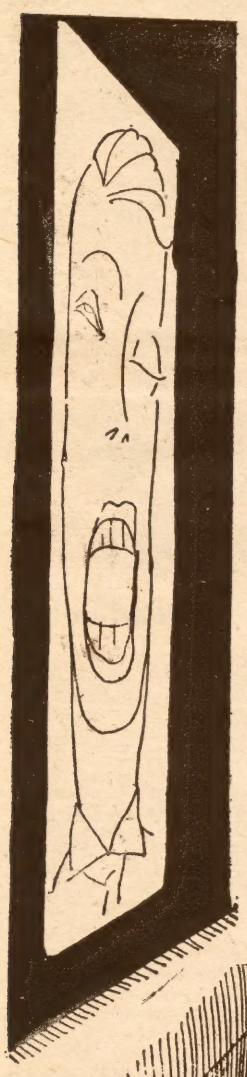
du vieillard qu'il trouva mourant, en proie à une violente attaque. Lorsque le général aperçut son fils, dans un suprême effort d'énergie, il se souleva sur sa couche, le regarda durement en lui disant d'une voix faible, mais frémissante d'indignation :

— Vous déshonorez le nom de Feversham...

Il n'en put dire davantage et sa tête tomba sur l'oreiller.

Malgré l'héroïsme des officiers anglais, la guerre du Soudan ne marchait pas au gré de l'état-major. Les indigènes se défendaient avec une extraordinaire habileté due à leur connaissance du pays et à toutes les ressources qu'il offrait aux défenseurs. Si les soldats de l'Empire triomphaient dans les grands centres, il n'en était pas de même dans les régions sauvages et désertes où les rebelles se réfugiaient, attaquant les convois qui cherchaient à alimenter les fortins isolés.

Après bien d'autres, le fort Khar, poste avancé que commandaient le capitaine Clarence et le lieutenant Terry était complètement encerclé par les rebelles. Bientôt l'on apprenait que le lieutenant voyant ses hommes prêts à se révolter par suite du manque d'eau, avait essayé une sortie pour aller au-devant des convois, mais qu'il avait été fait prisonnier avec ses hommes et jeté dans une basse fosse à Ondurman. C'était pour le jeune lieutenant la mort la plus horrible qui soit par la faim et la soif et cette mort il devait l'attendre dans l'angoisse et la fièvre couché sur des squelettes, les ossements de ceux qui étaient morts avant lui de la même manière.



On ne pouvait pas envisager de le sauver, Ondurman était le quartier général des rebelles, il fallait parcourir des étendues désertiques privées d'eau et faire suivre des convois impossibles à surveiller. Pour sauver un seul homme, on ne pouvait risquer la mort de centaines d'autres peut-être. L'état-major acceptait cette mort comme le sacrifice d'un héros à la patrie.

De bouge en bouge, un Anglais qui avait l'aspect d'un ouvrier quelconque, barbe hirsute et cheveux en broussaille, écoutait ces nouvelles avec intérêt. On ignorait ce qu'il était, mais sûrement un brave homme, car un jour il avait sauvé la vie du petit nègre Ali qui, depuis, ne le quittait plus.

Flanqué du jeune noir, l'homme allait, écoutant attentivement, semblant prendre note avec le plus grand intérêt des moindres détails donnés sur l'affaire du fort Khar.

Un soir, à la tombée de la nuit, on vit l'étranger sortir de la ville, accompagné d'Ali conduisant un chameau sur lequel étaient chargées quelques provisions. Ils prirent d'un pas lent et calme le chemin du désert ; leur silhouette se profila longtemps sur le sable brûlant, puis ils disparurent au sommet des dunes mouvantes qui bornaient l'horizon :

— Un fou, se dit-on.

Dans sa basse fosse, le lieutenant Terry sentait la folie et la mort l'envahir, son palais et sa gorge desséchés s'en allaient par lamelle de peau qui semblait déjà du parchemin. La vision de ce qui l'entourait augmentait l'horreur de ses souffrances. S'il se cramponnait pour lutter, ses doigts ramenaient des ossements que, malgré la fièvre, il identifiait. Demain, dans quelques jours, un autre de ses camarades serait sans doute là et ce seraient ses os à lui qu'il ramènerait d'un geste inconscient, comme un mourant ramène la couverture de son lit dans la dernière lutte contre la mort envahissante.

Il se croyait maintenant arrivé à la dernière minute, à la nuit profonde dont il ne se réveillerait plus. D'un regard déjà vitreux, il avait regardé ce soir les derniers rayons du soleil filtrant à travers les portes et jouant là-haut au sommet qu'on ne pouvait atteindre de la fosse et ce soleil dont la chaleur terrible était la cause de sa mort lui était apparu comme le dernier ami à qui il ait pu dire adieu. Clarence était peut-être mort à cette heure emporté par son mal ou tué par les rebelles, le fort Khar en possession des ennemis, que pouvait-il regretter ? Jamais il n'aurait accepté de rentrer à Londres parmi les siens après une telle défaite, un officier ne revenait que victorieux et la seule circonstance atténuante était de rester sur le champ de bataille.

Toutes ces idées tourbillonnaient dans son cerveau déjà fou... elles se bousculaient comme des réminiscences d'une vie à laquelle il n'appartenait déjà plus... Oui... mais pourquoi le remuait-on, pourquoi ne le laissait-on pas mourir tranquille, quelle était cette main qui cherchait maintenant à le soulever ? Délire, fièvre, folie... une voix semblait lui dire : « ... Bois... je t'en prie, Terry... bois vite !... »

Le contact glacé d'une gourde le rappela à la réalité, le goulot mis à ses lèvres desséchées le ramena un peu plus à lui-même... mais non, ce n'était pas du rêve... ah ! quelle joie, quelle jouissance... la plus grande, la plus vraie... la plus profonde de sa vie... l'eau coulait... coulait dans sa gorge... Oh ! la fraîcheur infinie de ce liquide... peut-on goûter à quelque chose de meilleur ? Il pouvait maintenant regarder autour de lui, écouter la voix qui lui parlait. Mais qui était cet homme ?... Comment était-il là ? Mais... non, il ne le reconnaissait pas dans l'obscurité claire de la fosse et maintenant l'homme lui disait :

— Terry, je suis venu pour te sauver... viens... je vais t'emporter...

Cette voix... cette voix... mais il la connaissait ! Oh, mais qui donc avait cette voix, autrefois... il y a très longtemps... et très peu de temps à la fois... Qui donc ?...

Il put se soulever, mieux voir maintenant qu'un peu de vie était revenue en lui... la surprise, l'émotion le fit retomber sur sa couche :

— Feversham... Harry...

— Oui, oui, c'est moi, je suis venu pour te sauver... vite, ne perdons pas de temps. Il sera bientôt trop tard pour fuir...

Il était déjà trop tard. Des gardes, attirés par le bruit, malgré les précautions prises par Harry, surgirent. Les deux prisonniers furent retirés de la fosse, enfermés et ligotés et le lendemain Terry et Feversham faisaient partie d'un convoi d'esclaves qu'on dirigeait vers un des principaux marchés du pays.

C'était pire que la mort... Enfermés et soigneusement ligotés, Harry et son ami attendaient leur départ inévitable cette fois vers le centre africain d'où cette fois ils n'avaient aucune chance de revenir. Ils devaient partir le soir... Mais Ali, qui avait pu suivre de loin son bienfaiteur, veillait. Sans attirer la méfiance, il avait pu s'approcher de la casemate où les deux hommes étaient enfermés, briser leurs liens. Et ce fut la libération qu'Ali paya de sa vie pour sa trahison envers les siens.

La fuite dans la forêt vierge pleine de dangers, peuplée d'animaux sauvages plus redoutables souvent que les hommes, plus dangereuse que la poursuite de ceux qui avaient été lancés à leur poursuite.

Marche éperdue dans la brousse, sans savoir où l'on va, sentant une menace perpétuelle peser sur leurs épaules, voyant, angoisse plus terrible encore, leur provision d'eau s'épuiser.

— Harry, je n'en peux plus, je ne peux pas te condamner à la mort pour me sauver ; fuis, je suis perdu.

— Crois-tu que j'ai fait tout ça pour t'abandonner... Nous mourrons ensemble ou nous serons sauvés tous deux.

Leurs espoirs se ranimèrent lorsque parut à nouveau la région désertique des sables, espoir de faible durée et, après deux jours de marche, un soir Terry s'abandonna sur le sable brûlant :

— Harry, je ne peux plus... c'est la fin... laisse-moi mourir là. J'ai trop souffert, vois-tu, avant ta venue, j'ai moins de résistance que toi...

— Essaye encore...

— Impossible...

— Mais avant de mourir, il faut que tu me pardonnes... jamais je n'expierai assez l'insulte que je t'ai faite et dont tu t'es vengé d'une façon surhumaine.

— Je t'ai pardonné, Terry, quand j'ai su ce que tu souffrais et c'est pourquoi j'ai voulu te sauver...

— Tu as réussi une chose que nul autre blanc n'avait pu faire : pénétrer dans Ondurman... il faut un courage surhumain... je voudrais pouvoir le crier au monde entier...

— Il me suffit que tu me le dises, Terry.

Il se penchait vers lui, la mort venait doucement, l'affaiblissement du lieutenant progressait avec une rapidité effroyable, son corps usé ne pouvant lutter. Déjà ses yeux se fermaient lorsque soudain Harry poussa un cri :

— Terry ! Pas encore la mort, des méharistes !

Une caravane passait au loin. Harry fit des signaux qui, d'abord, ne furent pas aperçus, puis il vit le groupe se diriger vers eux. Il les regarda s'avancer et, bientôt, un cri de joie, plus grand encore, s'éleva de sa poitrine :

— Des soldats anglais.

Terry retrouva le courage de se redresser...

C'était le salut !

Harry apprit alors que le fort Khar tenait encore, mais que, blessé, le capitaine Clarence était prêt à se rendre, d'autant plus que ses hommes étaient prêts à se révolter par suite du manque d'eau. Un convoi important était déjà en marche à leur secours, il n'allait pas tarder à arriver, mais on craignait que, privés de chef, les hommes n'aient pas le courage d'attendre jusque-là.

Feversham laissa Terry aux soins des méharistes et partit, seul, à travers le désert. Le fort n'était d'ailleurs pas très loin. Il parvint à forcer les lignes ennemies et, pénétrant dans le fort, il se précipita dans la chambre de Clarence. Il le trouva épuisé par la fièvre et, lorsque le capitaine aperçut le lieutenant démissionnaire, il se crut en proie à une hallucination. Enfin, lorsqu'il eut réalisé la situation, il lui dit :

— Feversham, vous êtes un ancien officier, prenez le commandement.

Harry remit, non sans une profonde émotion la vareuse sur laquelle les galons brillaient pour lui à cette heure d'un éclat sans pareil et s'emparant d'un revolver, il se précipita au milieu des hommes en révolte. En le voyant surgir ainsi, il y eut un moment de stupeur, la menace de mort était au fond du cœur de tous ceux qui l'entouraient. Mais, d'un regard puissant d'autorité, domptant ces hommes comme il aurait dominé des fauves, il leur demanda :

— Que désirez-vous ?

Un cri unanime répondit :

— De l'eau, de l'eau !

— Eh bien, venez avec moi en chercher.

Il allait se lancer vers la porte du fort lorsque soudain la trompette du guetteur retentit. C'était les secours qui étaient en vue.

— Voilà l'eau qui arrive. Allons la prendre !

Il y avait dans les yeux d'Harry une telle autorité, un tel pouvoir de domination et en même temps une confiance si rayonnante que tous les hommes le suivirent.

Au dehors, la bataille faisait rage. Ecrasé par le nombre des adversaires, le convoi allait succomber lorsque l'arrivée de Feversham et de ses hommes ranima le courage de la troupe. Avec une témérité folle, comme s'il se trouvait vraiment sur un champ de manœuvre, Harry Feversham était au premier rang, revolver au poing. Emporté par son élan, les soldats le suivaient. Etonnés par cette impétuosité les indigènes crurent qu'ils étaient en plus grand nombre. La victoire changeait déjà de camp lorsque soudain un cri s'éleva chez les rebelles :

— Le cheik Mahmadou vient d'être tué par l'officier blanc.

Le cheik Mahmadou, l'invincible, une sorte de demi-prophète qui, seul, tenait le courage et la confiance de ses hommes :

— Tant que je serai vivant, leur disait-il, vous ne risquerez rien.

Brusquement, sa mort jetait la débandade parmi ses troupes. Eles fuyaient maintenant, poursuivies par les soldats victorieux.

Harry cherchait l'officier qui commandait le détachement. En présence de qui allait-il donc se trouver ? Soudain, il l'aperçut et poussa un cri de joie : c'était James, le troisième de ses camarades, James qui, en apprenant la maladie de Clarence, avait voulu aller lui-même à son secours.

Il demeura quelques instants interdit :

— Harry, vous ici ? Je rêve, ou par quel miracle ?

— Le miracle est pour moi, James, d'avoir pu ainsi vous rencontrer tous trois sur mon chemin !

Quelques jours plus tard, les quatre camarades se trouvaient réunis et après avoir échangé ensemble une poignée de main dans laquelle toutes les excuses, comme tous les pardons étaient enfermés Harry tira d'un portefeuille suspendu à son cou trois des plumes blanches qu'il contenait.

Réintégré dans l'armée à Khartoum, Harry fut envoyé en permission et, quelques mois plus tard, à une prise d'armes au cours de laquelle des croix leur étaient remises, les quatre camarades se trouvaient dans le carré d'honneur que la foule élégante de Hyde-Park applaudissait. Lorsque le général gouverneur s'approcha de Harry, il lui tendit la main en lui disant à voix haute pour que ses paroles fussent propagées dans l'assistance :

— Votre courage a sauvé trois de vos camarades, votre sang-froid a conservé une forteresse au pays, comme votre père serait fier de vous s'il était là !

Au premier rang des spectateurs se tenait Mary, émue jusqu'aux larmes. Lorsque la cérémonie prit fin, Harry s'approcha d'elle. Elle lui tendit sa main, osant à peine le regarder. Sa voix émue laissait à peine passer les mots d'excuse qu'elle voulait lui adresser :

— Pourrez-vous jamais me pardonner ? demandait-elle.

Pour toute réponse, Harry prit la plume blanche qu'il portait dans son portefeuille, y déposa un baiser et souffla. La plume s'envola comme s'envolait le souvenir de cette cruelle minute. Puis, se penchant vers elle, il lui murmura tendrement à l'oreille :

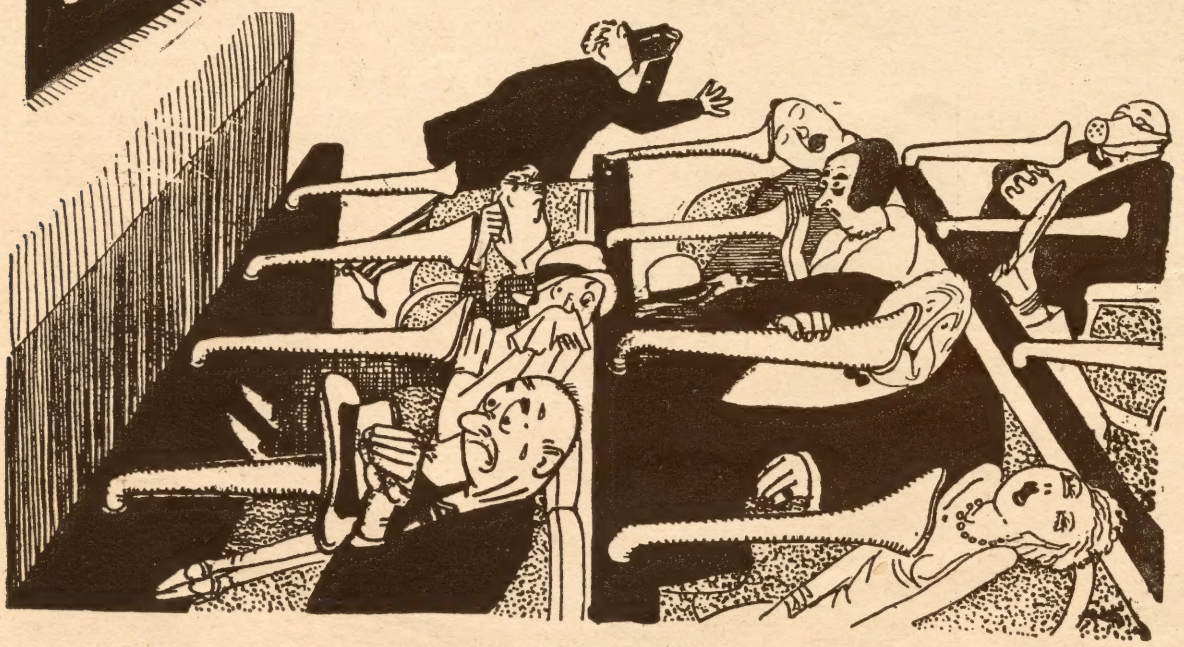
— Voulez-vous que nous échangions une fois de plus notre baiser de fiançailles ?

Tendrement, les deux jeunes gens s'embrassèrent devant les trois camarades dont l'émotion n'était pas moins intense que celle des deux fiancés.

Francis-F. Rouanet.

(Voir Courrier du Concours et Bon de Concours page 18.)

CINEMA ODORANT



— On se rend compte que le gros plan a mangé du livarot.

(Le Rire)

(Dessin de Touchet)

LE ROMAN DE TOM MIX

Au moment où l'on annonce la retraite de Tom Mix, qui va quitter l'écran après plus de vingt ans d'activité cinématographique, il nous a paru intéressant de retracer l'étonnante carrière du fameux "cow-boy"

Avouons-le tout de suite : ce n'est pas sans avoir quelque peu hésité que nous nous sommes décidés à présenter à nos lecteurs, une étude sur Tom Mix. C'est que le public des cinémas, déjà initié avant la guerre par quelques bandes importées d'Amérique aux particularités de la vie des ranchers, éprouve à présent, vis-à-vis de ce genre de films, une lassitude que les plus audacieuses prouesses ont bien de la peine à dissiper.

Pourtant, de tous ceux qui ont paru à l'écran dans des scènes du Far-West, aucun n'a incarné avec une dose égale de courage, de science et d'adresse, le type du cow-boy que Tom Mix.

Dans ces conditions, pourquoi ne pas faire pour Tom Mix ce qui a été fait ici pour tant d'autres vedettes, pourquoi s'abstenir de retracer pour nos lecteurs l'existence — ultra-mouvementée, comme bien on pense — de Tom Mix.

Tom Mix — c'est son véritable nom — est né, il y a une quarantaine d'années, à El Paso, au Texas. Son père, un ancien combattant de la guerre qui mit aux prises les Etats du Sud et ceux du Nord, y possédait une grande ferme, un ranch comme on dit là-bas.

C'est dire que dès son jeune âge, Tom mena la vie de grand air et d'exercices physiques de toutes sortes qui devait faire de lui un athlète et un sportsman accompli. Il eût pu être envoyé à la ville pour y faire des études sérieuses, si le sort l'avait désigné pour cela — car il était d'usage dans les familles de l'Ouest, à cette époque, d'envoyer l'un des enfants au lycée, tandis que les autres travaillaient et permettaient ainsi à celui qui avait été désigné d'étudier sans avoir à se préoccuper de ressources matérielles. Dans la famille de Tom Mix — famille nombreuse — ce fut une fille qui partit étudier, les garçons restant au ranch à aider leur père. Tom Mix est donc loin d'être un intellectuel : il ne s'en cache d'ailleurs pas le moins du monde.

En 1897, quand il eut seize ans, Tom Mix partit cependant se perfectionner à l'Académie militaire de Virginie et, après un stage de quelques mois, s'engageait dans l'armée américaine, qui avait alors à combattre les unités espagnoles. Eclaireur en chef dans le 4e régiment d'artillerie, il prit part à la bataille de Guyamas ; on le vit aussi à Cuba et aux Philippines, où il instruisit, dans la suite, les recrues indigènes.

Lors du soulèvement Boxer, en Chine, il fait partie à nouveau du corps expéditionnaire américain : éclaireur au 9e d'infanterie, il prend part à la bataille de Tien-Tsin : il y est assez grièvement blessé et, revenu aux Etats-Unis, quitte l'armée.

Tom Mix revient au ranch paternel et se consacre bientôt au dressage de chevaux qu'on vend alors au gouvernement anglais, qui vient d'entrer en guerre avec les Boers.

En 1906, Tom, éprouvant à nouveau de belliqueux instincts, reprend du service dans la milice d'Etat les Texas Rangers. Ses aventures y sont nombreuses, plusieurs d'entre elles même faillirent lui coûter la vie, car les bandits, les « outlaws » faisait réellement bon marché de l'existence de leurs semblables en général et de ceux qui les traquaient en particulier... L'un des exploits les plus connus de Tom Mix fut la capture des frères Shont. Cela lui valut les félicitations de Théodore Roosevelt, qu'il avait déjà eu l'occasion de connaître avant son élévation à la présidence — et la dignité de « deputy-marshall » à laquelle l'élevèrent ses concitoyens.

En 1908, le shériff Tom Mix rencontre Otis Turner, qui tournait alors un film de cow-boy pour la compagnie Selig. Le hasard voulut que Tom fût appelé à remplacer un jeune premier immobilisé par une chute de cheval. La troupe de Turner était déjà retournée à Chicago et Tom Mix ne pensait plus du tout au cinéma, quand il reçut de la Compagnie Selig une offre d'engagement en qualité l'interprète de petits films du Far-West, aux appointements de trente-cinq dollars par semaine. Ayant accepté avec enthousiasme, Tom Mix partait alors pour Chicago, où furent tournés ses premiers films pour celle compagnie.

Tom Mix fut l'une des étoiles masculines de la Selig pendant huit années consécutives, de 1908 à 1916 ; d'abord dans des bandes dramatiques d'une partie, puis de deux parties, et aussi dans des scènes burlesques de la vie des ranches.

En 1917, Tom Mix était engagé par William Fox, qui constituait alors sa compagnie. Avec William Barnum, Theda Bara, Gladys, Brockwell, Jewel Carmen, George Walsh, June Caprice et quelques autres Tom Mix compte parmi ceux qui ont contribué le plus à rendre les productions Fox très populaires dans un grand nombre de pays.

Durant les premiers temps de son entente avec la Fox-Film, Tom Mix ne tourna pas seulement des films tels que ceux dans lesquels on a l'habitude de le voir ; il composait et réalisait également des comédies burlesques en deux parties. On se rappelle peut-être en avoir vu quelques-unes, lors de leur édition en France, par les établissements Aubert et ensuite par la filiale française de la Fox-Film.

En 1917 et 1918, Tom Mix tourne : *Cavalcade amoureuse et frénétique* (Hearts and Saddles), *Cupidon veille* (Cupid's round-up), *Le Cow-boy romain* (A roman cow-boy), *Noir et blanc* (Black and White), *Tout arrive* (Six-cylindres love), *Héros et Mirliflor* (A soft tenderfoot), *Chevauchée diabolique*, etc...

Ces bouffonneries à grand spectacle n'étaient d'ailleurs qu'un jeu pour Tom Mix, un délassement entre deux grands films d'aventures dramatiques.

Depuis dix ans, Tom Mix a tourné une moyenne de cinq films par an. Voici quelques-uns des plus réussis :

Jean-François, Canadien français (Ace High), avec Kathleen O'Connor pour partenaire.

Un Nid de serpents (Treat them rough!)

Le Dandy (The coming of the law).

Sur la piste sans fin (The Wilderness Trail), avec Coleen Moore.

Toujours vainqueur (Mr Logan, U.S.A.), avec Kathléen O'Connor.

L'Audace triomphe (Fame and fortune).

Comme la foudre (The speed maniac).

Le Téméraire (A rough-riding romance), avec Juanita Hansen et le petit Frankie Lee.

Les films de Tom Mix ont connu eux Etats-Unis un succès sans cesse grandissant, que la personnalité vraiment unique de leur étoile explique aisément. Durant l'année 1927, plus de 1.500 exemplaires des films de Tom Mix ont été demandés à la Fox-Film par les directeurs de salles. Aussi à son renouvellement de contrat, d'un mutuel accord, ses appointements hebdomadaires furent portés à 15.000 dollars.

Maintenant que nous avons dit qu'elle a été jusqu'à présent la carrière de Tom Mix, considérons maintenant l'homme en tant que cow-boy d'abord, en tant que vedette de cinéma ensuite.

Cow-boy, Tom Mix l'est avant tout ; sa virtuosité de cavalier est assez connue pour que nous n'y insistions pas. Ce qu'on ne sait peut-être pas, c'est que Tom Mix détient plusieurs records en des exercices particuliers aux cow-boys. C'est ainsi qu'en 1911, à Canyon City, dans un tournoi qui réunissait les meilleurs hommes de l'Ouest, Tom Mix parvint à battre d'une seconde le record établi pour la capture au lasso et l'immobilisation du jeune taureau, record qui, jusqu'à là, était de 18 secondes.

Mais Tom Mix n'est pas moins bon automobiliste. Il possède plusieurs autos, et ceux qui l'ont vu à l'œuvre dans *Comme la foudre* peuvent se douter de la virtuosité qu'il apporte dans le maniement du volant.

On en trouve, d'ailleurs, une preuve dans la victoire qu'il a remportée récemment dans une course, où il luttait de vitesse, en auto, avec un avion piloté par Reginald Denny, au cours d'un gala sonné à Ascott au bénéfice de la caisse de secours des artistes drmatiques de Californie.

Il n'est pas non plus d'exercice physique où n'excelle Tom Mix, la lutte et la boxe en particulier, qu'il pratique tous les matins, pendant une heure avec son entraineur, Lee Moore, lui permettent de rester dans la forme magnifique que chacun sait — car les pugilats des films de Tom Mix ne sont pas du « chiqué » !

Tom Mix est également un technicien accompli du cinéma. Depuis le début de sa carrière, il n'a pas écrit moins de deux cents scénarii de ses propres films, dont près de cent ont été réalisés sous sa direction personnelle. Néanmoins, comme à tous points de vue, ses films actuels prennent une plus grande importance. Tom Mix demande des scénarii d'aventures aux meilleurs spécialistes du genre ; il s'est, en outre, assuré le concours, pour la réalisation, de metteurs en scène particulièrement experts pour les mise en scène les plus périlleuses et les plus mouvementées.

Tom Mix tourne à Mixville sorte de ranch-studio de plein air, situé à quelques kilomètres d'Hollywood, en Californie. Les intérieurs de ses films sont faits aux studios Fox, à Hollywood même.

Dans la technique fort ardue de l'exécution de scènes acrobatiques, telles que celles qui abondent dans *Le Téméraire*, Tom Mix est passé maître, il n'est pas besoin de le dire. Il n'a pas son pareil pour faire manœuvrer son cheval de toutes les façons imaginables, et cela, sans sortir si peu que ce soit du « champ » de l'appareil de prise de vues. Il possède d'ailleurs une quantité de chevaux spécialement dressés à cet effet. « Tony » est le plus populaire d'entre eux ; les autres se nomment « Aaggi », « Blue » et «Tog » et sont ses trois autres montures préférées.

Tom Mix a quelques petites manies, quelques légers faibles. Ainsi, il collectionne les antiques diligences des temps où l'émigration vers l'Ouest était une entreprise souvent fatale... Il a aussi pour habitude de ne porter que des vêtements de haut prix. Il avoue ne jamais payer ses chemises de flanelle moins de 20 dollars, ses formidables chapeaux valent en moyenne 125 dollars ; quant à ses bottes, il les fait venir de chez un spécialiste d'Amarillo, au Texas, qui les lui facture d'ordinaire 70 dollars la paire. Tom Mix a également pour principe de ne revêtir que des objets et habits portant son monogramme : un M agrémenté d'une barre horizontale sur le premier jambage, pour figurer le T.

Tom Mix — qui, d'ailleurs, compte parmi son ascendance lointaine quelques Indiens — parle, outre l'anglais, quatre idiomes indiens différents et aussi l'espagnol.

Tom Mix a un nombre considérable d'admirateurs, surtout parmi la jeunesse, mais on peut certifier qu'il n'en a pas de plus fervents que les « pensionnaires » de la colonie pénitentiaire de Canyon-City, au Colorado, auxquels, de temps à autre, on projette ses films... Ils sympathise avec cet audacieux qu'ils sentent d'une nature vive et franche, semblable à la leur... — seulement eux, au lieu d'abattre le traître devant l'appareil de prise de vues avec un revolver chargé à blanc, ont pris les choses plus au sérieux, par malheur...

Négocier une assurance sur la vie pour un risque-tout tel que Tom Mix n'a pas été besogne facile... N'ayant pu trouver de compagnie assez téméraire pour l'assurer à elle seule, notre hemme réussit à conclure l'arrangement suivant : une compagnie assure sa tête pour 500.000 francs, une deuxième assure ses jambes pour la même somme, une troisième assure son front au même tarif. Et la prime la plus élevée qu'il a à payer est celle qui assure ses jambes, car il est bien évident que ce sont elles qui courent les plus fréquents et les plus grands risques...

« Quelquefois, déclare Tom Mix, je ris en pensant que j'ai cru quitter le métier de shériff pour un autre plus tranquille. Les films que j'ai faits ne me faisaient pas, précisément, mener une vie de tout repos ; j'ai eu trois côtes cassées dans une scène de bagarre ; on m'a fait neuf points de suture à la tête, un jour qu'on m'avait asséné sur le crâne une vraie chaise au lieu d'une chaise truquée ; un éperon me déchira tout le côté de la tête dans une lutte avec un gaillard, dont la jambe bascula en l'air ; un cheval m'écrasa un pied et, finalement, une bombe en explosion me larda de petits morceaux de plomb...

la Timidité
est vaincue en quelques jours
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé, contre 1 f. en timbres. Écrire au Dr de la Fondation RENOVAN, 12, rue de Crimée, Paris.

ANÉMIE
NEURASTHÉNIE, FAIBLESSE, CONSOMPTION
Sirop de DESCHIENS, à l'Hémoglobine
Admis dans les Hôpitaux de Paris
Régénérateur du sang, prescrit par l'élite médicale. Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux.
Dans votre intérêt, refusez les imitations.

MARIAGES riches et pour toutes situations honorables. Maison de confiance patentée, la plus ancienne et la plus importante de France, fondée en 1861. Mme HARDOUIN, 150, rue Lafayette, Paris (10e). T. les j. non fériés, de 11 à 12 h. et de 2 à 5 h. Notice c. timbre.

LA SELECTION GAUMONT-F

Nous avons déjà parlé, au fur et à mesure de leur présentation, des principaux films de la nou
velle sélection Gaumont-Franco-Film-Aubert. Nous vous offrons aujourd'hui quelques images d
la plupart d'entre eux. La nouvelle sélection Gaumont-Franco-Film-Aubert vaut tant par l'écla

POUR SON FILS

LA MARCHE AU SOLEIL

LES DAMNES DU CŒUR

IDYLLE HAVANAISE

L'AMAZONE DES MERS

MA FIANCEE DE CHICAGO

QUAND NOUS ETIONS DEUX

RANCO-FILM-AUBERT 1930-31

tante diversité des œuvres qui la composent que par la qualité de celles-ci. Elles sont interprétées par les plus grands artistes de l'écran et réalisées par les metteurs en scène les plus aimés du public

Directeurs, vous devez programmer cette production. Public, tu dois la réclamer !

POLICHE

TARAKANOVA

LA DERNIERE ILLUSION

AU DELA DU DEVOIR

LE VEUF JOYEUX

NUITS DE TZIGANES

DETRESSE

CŒUR DE GOSSE

La valeur n'attend pas toujours le nombre des années. — L'histoire du jeune Bob vous en donnera une nouvelle preuve.

SUR le pont du bateau marchand rentré au port à l'aube, un homme épiait depuis un moment dans la direction d'un petit escalier.

Tout à coup, on le vit se dissimuler derrière une cabine. Sans doute avait-il aperçu ce qu'il attendait.

Une tête d'enfant aux yeux éveillés apparut. Celui-ci, après avoir regardé avec précaution aux alentours, fit signe à un vieux marin qui le suivait que rien n'était à craindre.

Tous deux se mirent en devoir de descendre à terre, le vieillard portant sur son dos un long sac de toile, et le gamin tirant tant bien que mal au bout d'une laisse un petit singe des plus malicieux.

L'homme placé en surveillance sortit alors vivement de sa cachette et suivit de loin la petite troupe.

Pendant ce temps, l'avocat Peckham, chez lequel ces personnages se rendaient, se préparant avec délices à une partie de pêche, sa passion favorite, gourmandait son secrétaire :

— Je vous ai déjà prié de ne pas me parler affaires quand je dois aller pêcher.

Et, tandis que son employé s'inclinait, l'avocat rangeant soigneusement dans un coffret tous ses harpons et autres accessoires perfectionnés, lui racontait pour la millième fois ses pêches miraculeuses.

Ce qui fait que le vieux marin, arrivé à destination, dut frapper à plusieurs reprises avant de parvenir à se faire entendre.

Quand on lui cria enfin d'entrer, il dut chercher un instant le gosse occupé à regarder aux serrures de toutes les portes avoisinantes.

Réprimandant le « moussaillon », comme il l'appelait, le marin se trouva devant l'homme de loi.

— Si vous êtes monsieur Peckham, dit-il, j'ai quelque chose à vous remettre.

Et, déballant soigneusement un petit coffret contenu dans le sac de toile, il le lui présenta.

— Cette boîte, murmura-t-il, *ils n'ont pas* reculé devant le crime pour s'en emparer.

Et, sans plus amples explications, il remit à l'avocat, ébahi, une petite clef.

Le coffret ouvert, on y trouva d'abord cette lettre :

Maître Peckham,

Je vais mourir. Je vous envoie mon fils Bob et 25.000 dollars pour subvenir aux frais de son éducation.

Confiez-en le soin à mon ami le capitaine Fairchild, il ne pourra me refuser ce service.

La somme indiquée se trouvait jointe, en effet, et l'avocat, quoique bien brave homme, décida de s'en décharger le plus tôt possible.

Le vieux marin, sa mission terminée, se retourna vers un siège où se tenait sagement — cela avec peine, il est vrai — le petit Bob.

Voyant son vieux compagnon prêt à partir, il se leva pour le suivre, mais l'autre l'arrêta d'un geste doux et triste, et une grosse larme coula le long de sa joue ridée.

— Alors, dit le petit, inquiet, tu me laisses tomber, vieux Bill ?

Pour toute réponse, Bill lui mit dans la main la chose la plus précieuse qu'il possédât : un énorme et grossier couteau, puis il sortit très vite.

Tout ceci avait été suivi point par point à travers la serrure par l'espion qui ne fit alors qu'un bond vers le téléphone le plus proche.

Les bandits, pour le compte desquels il opérait, étaient d'anciens marins de son équipage au courant de la mission de Bill. Ils furent donc prévenus de la remise de la cassette et de la sortie imminente de son détenteur.

Il fut convenu qu'ils guetteraient leur proie à quelques pas de la demeure de Fairchild.

Aussi, quand la voiture de l'avocat eut stoppé à cet endroit, ils l'assaillirent et, après l'avoir blessé mortellement, s'emparèrent de la petite valise qu'il avait serrée contre lui jusqu'au dernier moment.

Leur fuite précipitée et les exclamations qu'ils poussèrent eurent vite attiré la police et les habitants des cottages voisins.

Malgré sa souffrance et sa grande faiblesse Peckham put transmettre sa mission à un policier :

— Remettez l'enfant et cette lettre au capitaine Fairchild, dit-il, et il s'écroula, tandis qu'un docteur déclarait :

— Je crains fort qu'il ne puisse s'en tirer.

Le jeune Bob, fils et élève de marin, puisqu'il avait passé toute sa jeunesse en mer, n'était nullement impressionné. Il restait aux côtés du moribond en curieux simplement. Il en avait bien vu d'autres jusqu'alors et on eût pu croire qu'il ne se rendait pas compte du danger couru.

Docilement, il se laissa emmener par le policier et regardait, émerveillé, le délicieux jardin dans lequel ils venaient d'entrer.

La demeure du capitaine Fairchild était entourée de verdure et de fleurs et le gamin, habitué à vivre sur un bateau, ne pouvait se résoudre à croire que c'était là une habitation de marin.

Mais, pendant qu'il se livrait à cet examen, son singe tira brusquement sur sa laisse et s'enfuit ainsi à fond de train à l'intérieur de la maison.

Le gosse bondit à sa suite et faillit renverser sur son passage un gros cuisinier, seul domestique du capitaine, qui s'avançait à leur rencontre.

C'est ainsi que Bob fit son entrée dans son nouveau domicile.

— S'pèce de mousse, dit-il à l'animal, se servant de l'épithète dédaigneuse qu'on lui attribuait souvent, je vais t'attacher solidement, tu vas voir !

Et, apercevant un vieillard très étonné de cette soudaine irruption :

— Excusez son éducation, capitaine, mais c'est un marin... comme *nous !*

Son hôte ne se déridait guère et, fort heureusement, le policier arriva qui lui remit la fameuse lettre.

Bob ne bougeait plus. Affectant un petit air détaché, il avait laissé le capitaine lire et relire le paragraphe ayant trait à la somme d'argent et le récit du policier d'où il ressortait que la cassette avait été dérobée, l'avait laissé complètement indifférent.

Fairchild, alors, devint soucieux. Certes, il n'aurait pas refusé de garder l'enfant, mais il avait déjà avec lui une nièce de vingt ans, orpheline qu'il avait recueillie, et ses ressources ne lui permettraient certainement pas de se charger encore bénévolement de ce gamin de dix ans.

Prenant enfin en pitié ses inquiétudes Bob cligna de l'œil et, fouillant dans le grand sac que Bill lui avait laissé, en sortit le précieux coffret.

Et, se tordant de rire, il peignit aux trois hommes présents la tête des bandits en fuite découvrant que l'objet de leur vol était le nécessaire de pêche de Me Peckham.

Le pauvre avocat, en effet, n'avait pas renoncé à sa partie de pêche et avait projeté de continuer sa route vers la mer après avoir mis en lieu sûr le dépôt qui lui avait été confié.

La déconvenue des voleurs avait dû être des plus profondes.

Fairchild ouvrit la boîte et, rassuré à la vue des bank-notes entassées, commença à les compter.

Il fut tout à coup distrait de ses calculs par une exclamation de Bob :

— Pardon, capitaine, mais ça c'est mal f... !

Le gamin se tenait devant une table où était posé un vaisseau construit en miniature. Après en avoir fait l'examen, il avait découvert un léger défaut et le signalait à sa façon.

— Eh là ! Bob, dit le vieillard, ajustant ses lunettes, je n'avais jamais remarqué ça, vous avez un œil de connaisseur.

Satisfait, le gosse avala le compliment en se rengorgeant et s'occupa immédiatement de faire le raccord nécessaire.

— Gare à toi, lui dit le gros cuisinier, entrant, si le capitaine te voit bousculer sa flotte !

— Non mais, il n'a rien à dire. Je m'y connais tout de même plus que lui, moi !

Evidemment, ce petit manquait de modestie, mais il était rudement drôle et le gros homme, ancien marin lui aussi, le gratifia d'un large sourire.

Puis, il s'esquiva, car son maître venait d'ordonner :

— Dites à ma nièce de venir ici de suite !

Or, la nièce demandée n'était pas facile à trouver et le brave domestique en savait quelque chose.

Elle passait la plus grande partie de son temps dans les airs en compagnie d'un jeune et bel aviateur de la marine avec lequel elle s'était secrètement fiancée.

Et, chaque jour, avec la complicité du cuisinier, elle rentrait en cachette, vêtue de son costume d'aéronaute qu'elle s'empressait d'aller quitter.

Juste comme son oncle la faisait appeler, elle se dirigeait à pas de loup dans le jardin avec le jeune homme en tenue d'officier.

— Surtout, Georges, dit-elle, pas un mot à mon oncle de nos sorties dans les airs, il a horreur des aviateurs !

— Et, j'y pense, ne mettez pas votre casquette pour venir dîner ce soir. L'insigne vous trahirait ; mon oncle doit croire que vous êtes marin !

Les adieux terminés, la jeune Phyllis entra dans la cuisine.

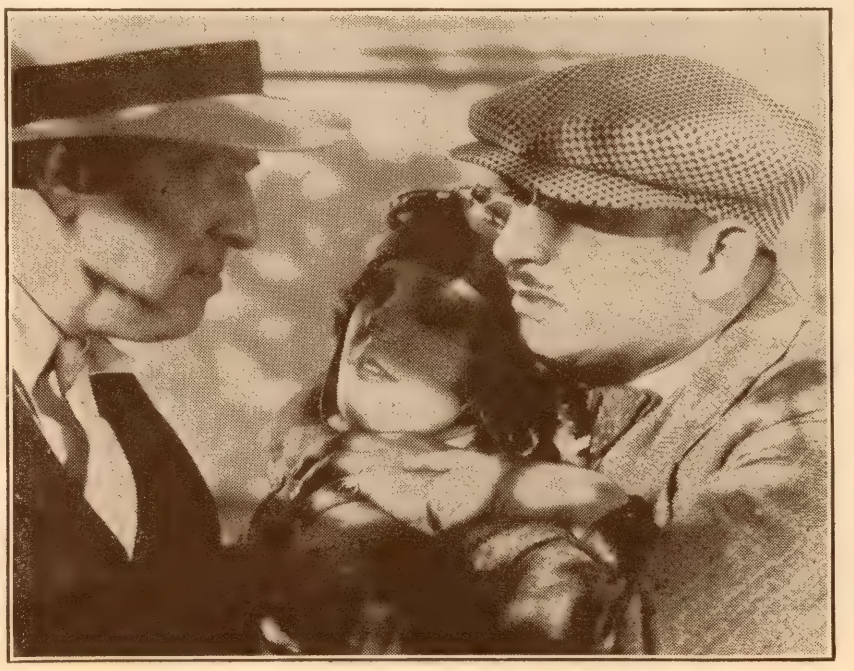
— Vite, lui dit le domestique, votre oncle vous demande. Allez, enlever votre « salopette ».

Et, quelques minutes après, vêtue d'une charmante robe de mousseline claire, elle descendait au salon où le capitaine et Bob se trouvaient en grande discussion.

...vêtue de son costume d'aéronaute

Une tête aux yeux éveillés apparut

...ils l'assaillirent et après l'avoir blessé mortellement...



...en une seconde, ils l'eurent terrassée...

CE QU'IL FAUT SAVOIR DE

CŒUR DE GOSSE

Production sonore P.D.C.

Distribuée par GAUMONT-FRANCO-FILM-AUBERT

Voici un excellent film. Cœur de Gosse *est une histoire bien traitée, pleine d'humour et où flotte une fantaisie endiablée. Il y a le cuisinier, ancien matelot, qui possède un serpent tatoué sur le corps, l'oncle qui a une sainte horreur des aviateurs, la nièce qui, par contre, leur reconnaît quelques mérites et particulièrement à celui qu'elle aime, Bob enfin, enfant de 13 ans, espiègle et risque-tout qui fait presque autant de blagues que son singe et met la maison au pillage. Le clou est constitué par une lutte en avion, Bob étant cramponné au fuselage, où l'aviateur tombe par-dessus bord, entraîné par le bandit, mais fort heureusement muni d'un parachute, ce qui évite l'écrasement sur le sol.*

Ici les cœurs les plus vaillants ne manqueront pas de battre à une cadence précipitée.

La réalisation de Spencer Bennett est sincère et adroite. Quant à l'interprétation avec Junior Coghlan (Bob), Virginia Bradford, George Duryea, Tom Kennedy, elle est homogène et pleinement satisfaisante du début à la fin.

Malgré la transformation opérée dans son costume, le vieillard formula un doute en la regardant.

— Quelque chose me dit que vous venez de rôder dans les airs !

Elle prit un air scandalisé et coupa court à cette conversation gênante :

— Mon cher petit oncle, j'ai invité ce soir un marin à dîner, simplement pour *nous* faire plaisir.

— Un marin, dit-il fort incrédule, tu t'intéresses vraiment à la marine, toi ?

— J'ai dit un marin, répliqua-t-elle, impatientée.

Il n'insista pas à ce sujet et lui raconta la visite qu'il avait eue dans la journée.

Puis, il lui présenta l'enfant :

— Voici le fils de mon ancien camarade de la marine.

Un comique salut militaire et un clignement d'yeux telle fut la formule de politesse de Bob

Mais Phyllis, préoccupée de la réception du soir, ne fit pas plus attention à lui.

— Tom, dit le capitaine au cuisinier, ouvrez l'œil sur cette cassette. Je vous la confie, nous la mettrons en place demain.

L'autre fit la grimace L'histoire de l'attentat commis contre le porteur de cette fortune lui revenant à l'esprit, ne le rassurait guère. Non qu'il manquât de bravoure, mais il pensait qu'un seul homme, même un marin, ne pouvait lutter facilement contre de louches individus capables de tuer quelqu'un en plein jour et en pleine rue pour le voler.

Toute la soirée, il chercha un moyen de cacher le fameux coffret.

Bob lui tenait compagnie pendant qu'il préparait le repas et, heureux de trouver un auditeur complaisant, il se laissait aller à raconter au gamin ses voyages et aventures.

Les yeux écarquillés et brillants, admiraient respectueusement les nombreux tatouages exhibés. Ce qui ravissait le plus Bob était l'énorme serpent imprimé tout autour du torse du narrateur.

— Pourquoi qu'un marin est toujours tatoué ? questionnait-il, touchant timidement du bout du doigt la peau marquée.

Il n'y eut pas de réponse, car la sonnette venait de retentir.

Tant bien que mal, Tom essaya de se rajuster pour aller ouvrir au visiteur, mais Phyllis s'était déjà précipitée au-devant de lui.

Tout fier, l'aviateur lui montrait sa casquette vierge de tout insigne, mais par malheur il avait oublié d'enlever celui de sa veste.

Prestement, Phyllis le retira et le roula dans la pochette du jeune homme.

Bob n'avait pas perdu la fâcheuse habitude de regarder au trou des serrures et il le faisait d'autant plus ce soir-là qu'on lui avait parlé de la visite d'un officier de marine.

— Tiens-toi bien avait recommandé Tom, il y a du monde chic ce soir !

— Mon vieux, lui dit-il collant son nez derrière la porte, tu ne t'es pas trompé, il est épatant. Et c'est un vrai marin : il sait embrasser !

Il avait, en effet, saisi le moment où les deux jeunes gens, heureux du résultat de leur supercherie, se fêtaient dans les bras l'un de l'autre.

L'arrivée de l'oncle mit fin aux effusions. Les présentations eurent lieu, on se mit à table et tout parut vouloir marcher à merveille.

Mais, hélas! au moment où l'on apportait le potage, survint la question inévitable.

— Sur quel bateau êtes-vous donc ?

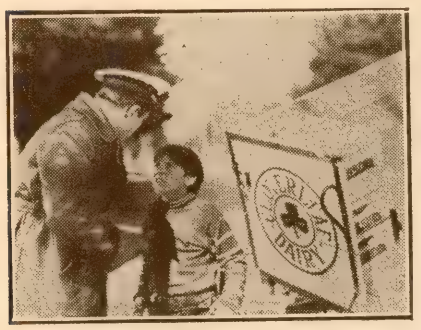
C'était pourtant une demande bien naturelle, mais Phyllis et Georges ne s'y étaient pas préparés.

A tout hasard, et rouge comme un coq, l'officier répondit :

— Le *S. S. Saratoga*, monsieur !

Le vieux loup de mer hocha la tête sans chercher plus loin, mais aussitôt une voix gouailleuse s'éleva :

— Le *Saratoga*, il est à Nicaragua !



— C'est vous le pilote ? On peut dire que vous tombez bien.

Le coup de pied de sa voisine de table et le regard courroucé de son vis-à-vis ne le firent pas changer d'opinion.

— Pour qui me prenez-vous ?

Et, ce disant, il agitait si vivement sa cuiller que des gouttes de potage lui jaillirent au visage.

— Qu'avez-vous sur le nez ? dit Georges, désireux de le vexer.

— Un avion, hurla-t-il, déchaîné.

Car il venait d'apercevoir le coin de l'insigne dépassant de la poche.

Cette fois, ce fut Georges qui, furieux, lui lança un second coup de pied.

Mais le petit avait un défenseur. Son singe, toujours à ses côtés, sauta sur la main du jeune homme et le mordit jusqu'au sang.

Le mouvement brusque de l'aviateur saisissant son mouchoir, dégagea l'insigne qui vint tomber juste au milieu de l'assiette du capitaine.

Le gosse triomphait et ne tarissait pas.

— Le *Saratoga*... c'est bien un navire porte-avions ?

Mais, soudain, il resta bouche bée, car le capitaine se levait blême et tremblant de fureur :

— Vous, un aviateur ?... Sortez d'ici !

Toutes les supplications et les larmes de Phyllis furent vaines. Rien ne pouvait ébranler la haine qu'il nourrissait à l'égard des hommes qui étaient attirés par un autre élément que celui qui avait toujours été son idole : la mer !

Plus il vieillissait, et plus ce sentiment s'ancrait en lui !

Les fiancés, désolés, s'étaient enfuis dans le jardin et leur décision fut vite prise :

— Il ne consentira jamais, Phyllis ! dit Georges, nous nous sauverons à minuit et nous nous marierons !

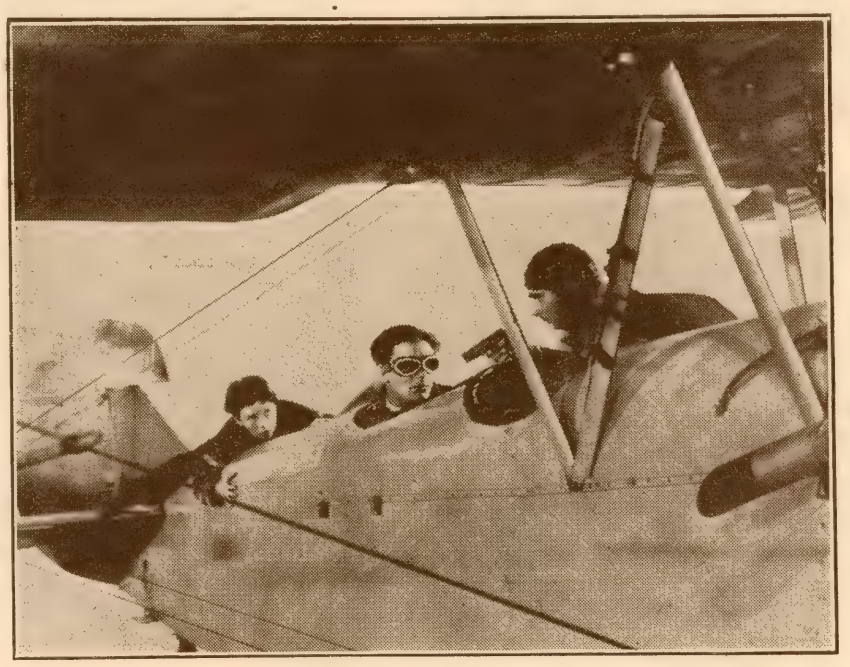
***

La nuit venue, l'oncle et la nièce s'étaient retirés chacun de son côté.

Après avoir arpenté sa chambre pendant une heure, le vieillard se décida enfin à se mettre au lit sans se douter que Phyllis faisait ses préparatifs de départ

Une préoccupation beaucoup plus grande tenait le domestique éveillé. Il ne doutait pas de la proche visite des voleurs dépistés, et il se triturait toujours les méninges, pour trouver l'endroit propice à la dissimulation des dollars dont il avait la responsabilité.

Enfin, après des réflexions sans nombre, il se dressa soudain, l'esprit traversé d'un éclair de génie et, coiffant son bonnet blanc, plus gaillardement que jamais, il s'arma de ses casseroles et prépara en hâte une pâte à gâteau extrêmement appétissante.



Derrière eux, le pauvre gamin cramponné...

Puis, ayant placé la cassette sur un plat, il l'enduit entièrement de ladite pâte et, grâce à son grand talent de dessinateur en pâtisserie, la boîte ainsi recouverte et ornée eut bientôt l'aspect du plus succulent moka.

Ce fut d'ailleurs l'impression de Bob qui entrait, venant d'on ne sait où.

Tel un jeune chien alléché, il passa sa langue sur ses lèvres en voyant l'œuvre de Tom, cependant qu'il lui demandait ingénument :

— Dis donc, chef, où puis-je accrocher mon hamac ?

Le cuisinier lui indiqua le haut de l'escalier et monta lui-même se coucher, se frottant les mains, tout satisfait de son astucieuse trouvaille.

Il avait naturellement laissé le gâteau bien en évidence.

Et pourtant tant de peine devait être inutile car deux paires d'yeux auxquelles il n'avait pas pris garde étaient restées braquées sur lui, de la fenêtre, et avaient suivi ses moindres mouvements.

Certains cette fois, de toucher facilement au but, les bandits s'assurèrent de l'arrivée de Tom dans sa chambre avant de contourner la maison pour arriver à la porte de la cuisine.

Mais quelqu'un les avait devancés. Bob, ne pouvant résister au démon de la gourmandise, était vivement redescendu malgré l'obscurité dans l'intention de goûter le moka qui lui avait tant fait envie.

Déjà il tenait le plat en mains quand il entendit le bruit de la serrure crochetée.

Il n'eut que le temps de se dissimuler dans un petit placard avant l'entrée des deux voleurs, mais cela sans abandonner son larcin.

La stupéfaction des deux hommes fut à son comble lorsqu'ils constatèrent la disparition de ce qu'ils étaient sûrs d'avoir vu là quelques minutes auparavant.

Tout en pestant, ils commençaient de minutieuses recherches et n'auraient pas tardé à découvrir le malheureux gamin quand un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier

Haletants, ils reculèrent dans un coin et leur habitude de l'obscurité leur permit bientôt de distinguer la silhouette de Phyllis.

Voyant approcher minuit, la jeune fille descendait au rendez-vous de Georges, afin que leur fuite s'opérât le plus vite possible.

Elle portait sa veste et son casque d'aviatrice et tenait à la main une petite valise.

— Pas de doute, pensèrent les bandits. Pour se dissimuler ainsi et partir en pleine nuit, elle emportait l'argent.

En une seconde, ils l'eurent terrassée, bâillonnée et entraînée au dehors.

La valise fut ouverte, mais ne contenait naturellement que de menus objets de toilette et quelques vêtements.

Fous de rage, les deux hommes décidèrent alors d'enlever la jeune fille et de la garder comme otage afin d'obtenir l'argent.

Ils la transportèrent dans leur voiture.

Bob avait tout vu, mais contrairement à ce que tout autre enfant de son âge eût fait machinalement, il n'appela personne.

Pensant qu'il y avait pour lui mieux à faire, il avait suivi de loin le groupe et, avec un sang-froid extraordinaire, il s'accrocha à la roue de secours au moment où la voiture démarrait.

A quelques kilomètres de là, en pleine campagne se dressait un hangar d'aviation : c'est là que l'auto stoppa et que les bandits entrèrent.

Un avion avait été mis en état de départ, grâce à un complice.

La curiosité qui se trouvait être le plus grand défaut de Bob lui fut en l'occurrence, de sérieuse utilité, car, l'œil collé à la serrure, il vit les malfaiteurs attacher Phyllis à un poteau et délibérer ensuite entre eux

Il n'entendit que cette phrase :

— Si tu n'es pas de retour à cinq heures, avec l'argent, on emmène la femme.

Ceci s'adressait à l'homme qui avait préparé l'avion et le gosse le vit bientôt sauter dans la voiture et partir dans une direction opposée à celle de la maison Fairchild.

***

A minuit, c'est-à-dire quelques minutes après le rapt, Georges était arrivé à son tour au rendez-vous.

Etonné de n'y pas trouver Phyllis, il lança une poignée de graviers dans les vitres de la fenêtre qu'il croyait être celle de la jeune fille.

Le hasard voulut que ce fût celle du domestique qui furieux d'être dérangé, sauta hors du lit en chemise et descendit précipitamment au jardin.

Y apercevant un homme, il s'élança sur lui et, malgré sa résistance, Georges fut emmené de force dans la cuisine.

Fairchild, ayant entendu le bruit de la lutte arriva à la rescousse, un grand sabre à la main et vêtu, lui aussi, de sa longue chemise : ce qui lui donnait une allure extrêmement comique.

Il sursauta en reconnaissant l'aviateur :

— Nom d'une pipe ! Encore vous ici !

Puis, devinant le motif qui avait amené Georges à cette heure indue :

— Où est ma nièce ? Qu'en avez-vous fait ?

Naturellement, Phyllis fut introuvable et l'étonnement et l'inquiétude du jeune homme trop violents pour être feints.

Le vieillard le comprit et ses soupçons changèrent de source quand Tom déclara tout penaud que la cassette avait disparu.

Mais ceci ne fut pas de longue durée, car on retrouva l'objet précieux là où Bob l'avait laissé.

Ils restaient tous trois atterrés, ne comprenant rien à l'absence de la jeune fille.

— Faites appeler la police, dit Fairchild. Pendant ce temps, je vais m'habiller.

— Monsieur, dit Georges, je vous jure de retrouver Phyllis moi-même et de vous la ramener sous peu.

Seul un haussement d'épaules lui répondit.

***

Les bandits avaient chargé leur complice de téléphoner à Fairchild et de lui donner rendez-vous au rond-point de Willow, à quatre heures et demie, avec l'argent contre lequel sa nièce lui serait rendue.

Ils ne doutaient pas de l'acquiescement du vieil homme tiré brusquement de son sommeil par une si affolante nouvelle.

Evidemment, cela se serait passé selon leurs prévisions sans l'entrée en scène de Georges.

Mais de cette façon, quand le bandit s'acquitta de sa mission, ce fut un policier qui répondit à l'appareil :

— Entendu, j'y serai !

— Pas de ruse, ajouta l'autre, sinon vous ne reverrez jamais la jeune fille.

Dès que le policier eut raccroché, il donna à tous l'ordre de monter en voiture.

— Ce n'est pas loin d'ici. Emparons-nous de cet homme et qu'il nous conduise dans leur repaire.

Le pauvre capitaine commençait à perdre contenance. Quant à Tom, il ne se séparait plus du coffret et le serrait contre lui tandis que l'auto filait comme le vent vers le lieu du rendez-vous.

***

Mais, pendant ce temps, que devenait Bob ?

C'était décidément un petit bonhomme très crâne et qui n'avait pas hésité à prendre ses jambes à son cou pour revenir vers la maison.

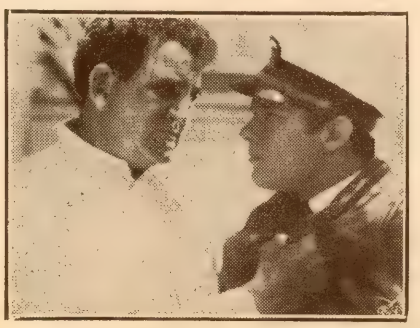
Une heure, deux heures s'écoulèrent et il courait toujours, ne s'arrêtant que quelques secondes pour souffler.

Puis, subitement il se sentit à bout de forces. Il marcha encore un peu et avisa une voiture de laitier attelée d'un cheval qui stationnait devant une porte.

La providence le servait D'un bond, il fut sur le siège et, fouette, cocher !

(Suite page 18.)

...et une lutte féroce s'engagea entre eux



— Où est ma nièce, qu'en avez-vous fait ?

"LA BODEGA" TRIOMPHE AU CAMÉO

Depuis le vendredi 27 juin, La Bodega *passe en exclusivité au Caméo.* La Bodega *est cette splendide tragédie espagnole sonore et chantante tirée de l'œuvre de V. Blasco Ibanez et mise à l'écran par Benito Perojo, dont nous avons enregistré toutes les beautés lors de sa présentation.*

Gabriel Gabrio, Conchita Piquer, Colette Darfeuil, Enrique Rivero, Régina Daithy. Jean Coste et Maria Callejo, que vous reconnaîtrez sur les photos ci-dessus, animent ce splendide film dont le succès est des plus grands.

La Bodega *est une production C. G. F. C. (L. de Carbonnal et Mario Naipas, directeurs), distribuée par E.-L. Massoulard.*

Les Exclusivités L. Wion
tournent à Auteuil

PRINCES DE LA CRAVACHE

Le sympathique L. Wion poursuit activement ses prises de vues sur les différents champs de courses. A Auteuil, sous un soleil radieux, s'est déroulé ces jours derniers « Le Grand Steeple de Paris » et « La Grande Course de Haies ». L. Wion a profité de la présence de ces « Princes de la Cravache » pour faire pointer ses cinq batteries d'appareils de prise de vues sur le champ de courses où, durant de longues heures, il y fit exécuter un tir de barrage incessant. Les principaux interprètes sont André Nox, Suzanne Bianchetti, Michelle Wagner, G. Sareto, Ch. Baret, Pierre Nay et les jockeys Bedeloup, Loiseau, Bonaventure, Niaudot et M. Wion.

L. Wion commencera sous peu ses intérieurs au studio, où son architecte Christian Jaque fait monter ses premiers grands décors.

Une curieuse attitude de L. Wion, le sympathique metteur en scène, pendant la prises de vues du Grand Steeple de Paris, à Auteuil

C'est avec le sourire que Michelle Wagner, la jeune et charmante ingénue du film monte aussi bien dix chevaux qu'un seul

L'état-major de L. Wion (à droite) en attente aux tribunes d'Auteuil. A gauche, ses assistants Rufli et Georges Vée, et ses opérateurs Barth et Guichard

Pour les besoins de son scénario, L. Wion n'hésite pas à diriger sa mise en scène à cheval

Avec les metteurs en scène de Pathé-Natan

Aux studios Pathé-Natan de Joinville, suite des prises de vues et de sons d'*Une Belle Garce*, par Marco de Gastyne.

Gabriel Gabrio, dompteur désireux de compléter sa collection, discute avec le commandant d'un cargo sur la valeur des fauves que ce dernier rapporte de Nubie. Autour de la cage, une femme rôde, haletante, les yeux pleins d'une joie sauvage. Depuis que le navire est au port, elle est là. Plusieurs fois, le commandant l'a chassée. Elle est revenue auprès des fauves, comme obéissant à une secrète attirance.. fauve, elle-même sans doute.

Enfin, le dompteur se met d'accord avec le commandant du cargo sur un prix déterminé. Mais, en plus des bêtes, il emmènera avec lui la femme... Celle-ci accepte avec empressement le marché.

Et, le dompteur qui dicte ses volontés aux tigres et aux lions, apprendra à ses dépens qu'il est des fauves qu'on ne dresse pas et dont les griffes sont sans pitié.

. . . . . .

Mesdames et Messieurs... Ceci n'est pas un boniment... ce soir, à titre d'attraction supplémentaire et dangereuse, je vais vous initier au domptage des fauves. Je vais entrer devant vous dans cette cage où rugissent quatre lionnes que je viens d'acheter, et qui ne sont pas encore dressées. Je vous demanderai le silence le plus complet. Le moindre cri de votre part pourrait m'être fatal...

Gabriel Gabrio, dompteur, devant un public enthousiasmé et oppressé, fit comme il l'avait dit. Et dans la cage le suivit Gina Manès, cette étrange animatrice qui l'avait poussé à commettre cette folie inutile et dangereuse. Aussitôt, les lionnes se dressèrent menaçantes, provocantes, et...

... Et, tout cela, qui avait été voulu et organisé par une femme, finit par du sang, des hurlements, des râles...

Les lionnes sauvages, excitées par les lumières et par la présence du public, ont déchiqueté Gabriel Gabrio. Mais elles ont épargné sa courageuse et perverse compagne. Une sourde joie envahit Gina, qui respire avec volupté l'odeur du carnage.

... Et c'est sans doute la scène la plus passionnante d'*Une Belle Garce*, dont Marco de Gastyne poursuit la réalisation aux studios Pathé-Natan de Joinville.

o o

Pière Colombier continue de réaliser son film *Le Roi des Resquilleurs* sur un scénario de René Pujol et de lui-même, alternativement aux studios Pathé-Natan de Joinville et de la rue Francœur.

La semaine dernière ont été tournées plusieurs gags pleins de fantaisie, d'esprit et de verve

MARCO DE GASTYNE
le réalisateur d' « Une Belle Garce »

Milton, qui aime Hélène Perdrières, vient demander sa main à sa mère. Et c'est une suite de reparties amusantes, qui laissent Milton désemparé et celle de qui il avait espéré faire sa belle-mère, seule maîtresse du terrain.

Chassé ! Il est chassé ! Mais Milton est un homme de ressources...

Milton, chassé, réussit à entrer encore, et même, s'emparant du microphone à la faveur d'une confusion, à interpréter la chanson qu'il vend habituellement dans les rues. Il obtient un tel succès que la foule, en chœur, chante avec lui le deuxième couplet et que le méchant contrôleur est maintenant enthousiasmé !

L'amusant est de noter qu'à la première répétition de travail de ces scènes au studio, tous les figurants, sans que rien ne leur ait été demandé, reprirent en chœur la chanson, tellement l'ambiance était grande.

. . . . . .

Pierre Nay, qui avait été engagé par Pière Colombier pour *Le Roi des Resquilleurs*, vient de commencer d'interpréter son rôle au studio Pathé-Natan de Joinville.

Il a pour masseur Bouboule (Milton) qui est amoureux fou d'une jeune fille (Hélène Perdrières).

Un jour, Milton s'aperçoit que Pierre Nay semble connaître intimement cette jeune fille.

Et, tandis qu'il le masse, il l'interroge adroitement :

— Vous la connaissez bien, cette jeune fille ? demande-t-il à Pierre Nay.

— Bien sûr que je la connais ! riposte l'autre.

Et Milton, très jaloux, profite de sa situation pour distribuer aussitôt quelques bourrades au coureur qu'il soigne.

— Vous l'aimez ? interroge-t-il encore.

— Oui, je l'aime ! répond Pierre Nay à qui Milton décoche immédiatement quelques coups de poing sournois.

— C'est ma sœur ! finit par préciser Pierre Nay, que Milton recommence à masser avec précaution.

o o

Une rue d'Espagne vive et colorée. Une maison rougissante au soleil couchant. Un patio. A la fenêtre de la maison, une Andalouse appelle. Une Andalouse, Gaby Morlay. Du patio une voix lui répond :

— Attends-moi, je descends ! chuchote Gaby Morlay.

Merveilleuse promesse. Et comme on aimerait à être celui à qui on la fait... fut-ce au studio Pathé-Natan de Joinville et sur le désir de Maurice Tourneur...

C'est une scène de *Maison de Danse*.

Marco de Gastyne, au studio Pathé-Natan de Joinville, poursuit la réalisation des scènes périlleuses de son film *Une Belle Garce*.

Cependant qu'une figuration importante emplit les gradins du cirque, Gabriel Gabrio et Gina Manès doivent entrer dans l'immense cage où rugissent déjà quatre lionnes et un lion. Et ils le font, sans trembler et sans faiblir.

Leur courage extraordinaire est vivement apprécié par tous ceux qui assistent à l'exécution de ces scènes.

GABY MORLAY
la vedette de « Maison de danse »

GINA MANES
la principale interprète d' « Une Belle Garce »

CŒUR DE GOSSE

(Suite de la page 15)

Mais lorsque dans un carrefour une trompe d'automobile retentit, le cheval, lancé au galop, ne put s'arrêter et une collision eut lieu à la suite de laquelle la carriole fut renversée, ainsi que son trop pressé conducteur.

Celui-ci se relevait péniblement en se frottant les côtes, quand il reconnut Georges :

— Ben, mon vieux, s'écria-t-il. C'est vous le pilote on peut dire que vous tombez bien !

L'auto n'ayant aucune grave avarie, ils repartirent aussitôt dans la direction indiquée par Bob.

Ils arrivèrent au hangar au moment où les bandits, ne voyant pas revenir leur acolyte, installaient Phyllis, toujours ligotée, dans la carlingue et se disposaient à sortir l'avion.

Celui qui venait d'ouvrir les portes fut renversé par Georges qui l'avait guetté et une lutte féroce s'engagea entre eux.

Bob prodiguait ses encouragements et ce fut, du moins le crut-il, grâce à cela, que Georges eut le dessus.

Mais alors qu'il se disposait à le féliciter, le second bandit s'avança, braquant une arme dans la direction du jeune homme.

Il inspecta sa tenue d'officier et déclara railleur :

— Vous arrivez à pic, j'ai justement besoin d'un pilote.

Le tenant toujours en respect avec son revolver, il l'obligea à monter dans l'appareil et à le piloter.

On avait oublié le gosse ; mais lui, ne perdant jamais la tête, s'accrocha au fuselage sans être vu et l'avion, ainsi chargé, s'enleva aussitôt de terre.

A la joie que Phyllis ressentit en voyant son fiancé près d'elle se mêla bientôt la terreur de le voir menacé par le bandit.

Pourtant, rien ne semblait à craindre tant qu'ils étaient dans les airs, car l'autre n'avait aucune connaissance en matière de pilotage.

Derrière eux, le pauvre gamin, cramponné, avait fort à faire en luttant contre le vent et les secousses imprimées à l'appareil.

La voiture des policiers, après avoir capturé l'homme, était arrivée juste au moment où l'avion prenait son vol. Il ne lui restait plus qu'à suivre d'en bas et autant que possible la même évolution.

Cependant, le gosse, dans un plongeon plus violent de l'appareil, faillit être projeté dans le vide et il poussa un tel cri que le bandit se retourna.

Cette minute d'inattention suffit à Georges pour lui arracher son arme, mais l'autre, perdant la raison, engagea un combat corps à corps.

Les cris de rage des deux adversaires, ceux de terreur de Phyllis et d'encouragement de Bob couvraient presque le bruit du moteur.

L'avion, privé de pilote, tanguait terriblement et, tout à coup, Georges passa pardessus bord ; mais il entraîna le bandit qui, heureusement, était muni d'un parachute. Celui-ci se déploya, tandis que les deux hommes continuaient à lutter.

Ils touchèrent terre et se battaient encore quand la voiture, dont les occupants, avaient suivi toutes les phases de l'impressionnante descente, arriva près d'eux.

Mais l'anxiété de tous progressait en voyant l'avion reculer, piquer du nez et tanguer de plus belle.

Le gamin était enfin parvenu à saisir le gouvernail et, bien que n'y connaissant absolument rien, rassurait Phyllis :

— Ne vous en faites pas, j'sais naviguer !

En vérité, il ne réussissait qu'à faire bondir l'avion dans tous les sens.

— Délivrez-moi plutôt, cria la jeune fille, ou nous sommes perdus !

Par bonheur, Bob portait constamment sur lui le gros couteau, présent d'adieu du vieux Bill, et il put détacher Phyllis.

Enfin, le grand oiseau retrouva son maître. Grâce aux leçons prises avec Georges, la jeune fille put l'empêcher de s'écraser sur le sol et réussit même un parfait atterrissage.

Qu'on juge de la joie du vieil oncle quand il la retrouva saine et sauve.

Bob eut, bien entendu, sa part méritée d'effusion et de félicitations.

Et puis, quelques jours plus tard, le capitaine, absolument transformé par ces émotions successives, reconnaissait que l'aviation avait vraiment du bon et donnait de grand cœur son consentement au mariage.

Les jeunes époux partirent le soir des noces en avion.

Le vieillard, le gosse et le cuisinier, tenant toujours sa cassette sous son bras, assistaient à l'embarquement.

Depuis son aventure aéronautique, Bob avait renoncé à la marine et, portant un costume identique à celui de son grand ami Georges, il ne rêvait plus qu'aviation.

— Lâcheurs, leur cria-t-il en guise d'adieu, si vous avez besoin d'un pilote, pensez à moi !

Annie Cairel.

SPIRITE HINDOU

Consultez le spirite psychiâtre occultiste et voyant renommé des Indes sur tout ce qui concerne votre avenir. Il vous conseillera, aplanira tous vos soucis quels qu'ils soient. 14, rue de Tilsitt, Etoile (10 h. à 1 h., de 4 h. à 8 h.).

FILMS DE DEMAIN

ERNST VEREBE dans *Le Roi du Danube*
une grande superproduction Aafa que nous présentera prochainement *Super-Film* (Etablissements Roger Weil)

LE RENARD dans *Le Roman de Renart*
le chef-d'œuvre auquel travaille actuellement le merveilleux magicien L. Starevitch, pour les Films Louis Nalpas

HELENE HALLIER dans une scène de *Paris qui charme*
le film entièrement en couleurs de Louis Nalpas, que M. G. Caval nous a présenté dernièrement avec succès

OU L'ON RETROUVE BOUT-DE-ZAN
SOLDAT ET MARIÉ

Bout-de-Zan électricien ? J'avais lu cet écho quelque part, avec tous les « horribles détails ». L'ancien enfant prodige du cinéma français aurait été obligé, pour nourrir sa mère, ses frères et sœurs, d'abandonner l'art de ses six ans...

Nous voici à son domicile familial, avide de renseignements.

Mme Poyen nous reçoit au milieu d'un grand déballage de malles.

— Excusez-moi, monsieur, je vais partir en voyage René ? Mais il fait son service militaire

Me voici à Aubervilliers. Au loin, dans la brume, de grands murs désolés s'estompent. Stop !

« Soldat Payen ? 22e d'artillerie : 3e compagnie spéciale... Veuillez attendre. »

Une paire de lunettes d'écaille, derrière laquelle se cachent deux yeux rieurs et malicieux. Un petit jeune homme à l'entrain endiablé. Un soldat de 2e classe en treillis. René Payen, ex-Bout-de-Zan, se présente.

— Electricien, moi ? Vous voulez rire ! Jamais je n'ai songé à abandonner le cinéma et le théâtre.

« Evidemment, depuis *L'Orpheline de Paris*, tourné en 1924, à Nice, avec Louis Feuillade, je n'ai plus fait de cinéma. La raison en est simplement que j'ai été malade. J'ai dû me soigner énergiquement. Il m'a fallu, par suite, abandonner toute activité jusqu'à mon entrée au service militaire, soit le 21 octobre 1929. »

René Poyen allume une cigarette, s'appuie contre le battant de la porte. Il cherche.

— Ah ! j'y suis. On vous a dit cela, parce que, pour occuper mes loisirs forcés, je m'étais intéressé à la mécanique et surtout à la chimie... mais c'était uniquement pour mon plaisir...

« Comment j'ai débuté ? J'avais trois ans. Un ami de ma famille persuade ma mère que je peux faire quelque chose au cinéma. Je suis ainsi présenté, en 1911, à Louis Feuillade. Pendant un an, je tourne de petits films. J'ai ensuite un contrat. Il me lie, jusqu'en 1917, avec Gaumont.

« Après je monte un sketch. Je parais sur différentes scènes de music-hall, à Paris et en province. Ma mère et un ami jouent avec moi, mais des rôles tout à fait épisodiques.

— Naturellement, c'était Bout-de-Zan qui intéressait.

— Vous l'avez dit... J'ai joué aussi, à cette époque, avec Gémier, au Théâtre Antoine, dans *Le Marchand de Venise*.

— Vous aviez renoncé au cinéma ?

— Pas du tout. En 1919, je signe un nouveau contrat avec Feuillade. Je tourne avec lui pendant huit mois environ *Les Deux Gamines*.

« Et je reviens au théâtre. Je pars pour la Roumanie, avec un autre sketch. Représentations au Théâtre Michel-Ier, à Bucarest, à Constanza, à Galatz, etc... Je fais un voyage admirable. Ah ! les souvenirs que j'en ai conservés !...

« En 1924, un autre film avec Feuillade. Cette fois-ci je suis devenu René Poyen, « ex-Bout-de-Zan ». Nous tournons *Le Gamin de Paris*, puis *L'Orphelin de Paris*, film de 1.600 mètres.

« Je dois ensuite me soigner. J'étais tombé malade. C'est une longue période d'inaction. Je fais alors connaissance de celle qui devait devenir ma femme. Une décoratrice-dessinatrice.

— Vous vous êtes marié étant soldat je crois ?

— Il y a exactement trois mois. Le 5 décembre 1929. Nous habitons tout près de nos parents.

— Au numéro 117 de la rue de la Villette ?

— C'est cela...

— A votre libération, en mars 1931, que comptez-vous faire ?

— Du cinéma, naturellement. Un peu de music-hall ou de théâtre aussi, mais ceci n'a rien de certain. Voyez-vous, je voudrais créer un rôle encore inconnu en France : quelque chose comme Harold Lloyd ou Buster Keaton, mais qui ne soit pas comique.

(*Paris-Midi*).

Pierre Lazareff.

COURRIER DU CONCOURS

L. I. B. F. WAGRAM. — *Ces chiffres s'appliquent, en effet, au tirage.*

RAMONA. — *Nous pouvons vous adresser les numéros où sont parus les premiers contes. Un franc chaque numéro.*

TRILBY. — *Les solutions devront nous être adressées, une fois les dix contes publiés seulement.*

GRAND CONCOURS DES "A-B"

BON DE CONCOURS

n° 6

ALICE ROBERTE

Voici la dernière photo de la délicieuse interprète de tant de films à succès, que nous applaudirons bientôt dans un nouveau film parlant et sonore français avant son départ pour l'Amérique, où elle vient de signer un brillant contrat.

Une réception chez M. Will H. Hays

M. Will H. Hays, Président de l'Association des producteurs et distributeurs américains, de passage à Paris où il présida la conférence des brevets a reçu la presse cinématographique française. Il a prononcé au cours de cette réception la courte allocution suivante :

« Je suis ravi de me retrouver en France. J'adore ce pays et son peuple. Votre esprit industrieux et votre sérieux, qui se complètent si heureusement de gaité et d'imagination, me séduisent. J'ai le sentiment profond que le génie français et le génie américain sont les compléments naturels l'un de l'autre et je crois sincèrement qu'il en sera toujours ainsi.

« Ce n'est pas sans l'espoir de voir

M. LOUIS LUMIÈRE, à gauche, et M. WILLIAM HAYS, président de l'Association des distributeurs américains.

les industries cinématographiques et l'art de nos deux pays se développer dans une coopération mutuelle que je suis venu, même pour cette trop brève visite. La conférence dont on m'a fait l'honneur de me nommer président a absorbé tout mon temps. Dès qu'elle sera terminée, je serai heureux de rendre visite aux dirigeants de l'industrie cinématographique française et de visiter les studios français. Ma visite d'hier à votre illustre Louis Lumière m'a rendu profondément heureux : c'est un génie. »

Ces paroles, dites sur un ton de franche cordialité, ont été soulignées par les applaudissements de toute la presse présente qui sait combien M. William Hays a essayé de tout temps d'instaurer la cordiale collaboration franco-américaine.

L'allusion faite par M. Hays à M. Louis Lumière a été particulièrement applaudie, ainsi que son idée de faire filmer l'inventeur du cinéma, afin de conserver dans les archives américaines, pour la postérité, l'image et la parole de notre grand savant.

EN CAUSANT AVEC MONSIEUR P. J. DE VENLOO

M. de Venloo est certainement l'un des producteurs français qui ait fait le plus pour améliorer la production française et l'égaliser, au moins, à celle des firmes étrangères. Il parle peu et il agit beaucoup : ce qui est certainement beaucoup mieux que de se perdre en discussions interminables et creuses, d'où rien ne sort. Chez lui, pas de promesses vagues, des actes. Là, on reconnaît la valeur de l'homme et du directeur.

Son passé de « personnalité cinématographique » est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de le retracer. Mais rappelons en passant, que *Pat et Patachon* (les premiers) furent introduits par lui sur le marché français. C'est lui aussi à qui nous sommes redevables du *Miracle des Loups* et du premier film — plein de promesses — de Jean Gourguet. Ce qui prouve qu'à l'occasion il sait fort bien encourager les jeunes. Mais *La Nuit est à nous*, le dernier film sorti de chez lui — et qui a obtenu le triomphe que l'on sait — a démontré sa perspicacité et sa justesse de vue.

— N'oubliez pas, me dit-il, que les pourparlers de la *Nuit est à nous* furent engagés dès février 1929. Et le 9 août de la même année, Frœlich et Roussell se mettaient au travail. Nous avons donc ouvert la voie au film parlant français, puisque *Les Trois Masques* ne furent commencés que le 17 août, par Hugon, et la *Route est belle*, plus tard encore.

Bien des gens, à ce moment-là, se demandaient ce qu'il sortirait de nos efforts : mais j'avais entière confiance : mieux, j'avais foi ! Lorsque la *Nuit* fut présenté, vous vous rappelez l'accueil qui lui fut fait : je crois que j'avais eu raison de persévérer !

— Quels sont vos projets actuels ?

— Le film parlant m'a bien réussi... je continue. Toujours avec Frœlich et Roussel. Je fais tourner ma prochaine

production à Berlin. Il y aura du chant, dans ce nouveau film puisque l'héroïne est une chanteuse personnifiée par une charmante divette : j'ai nommé Simone Cerdau. Elle sera entourée de Charles Boyer, Lagrenée, Jim Gérald, Marie Laurent, Annabella pour les principaux rôles. Le dialogue et le scénario français sont de Roger Ferdinand... Au cours de cette bande, on entendra des airs des *Contes d'Hoffmann*, d'Offenbach, entre autres l'air fameux de la Tourterelle et celui de la Poupée. Je tente ainsi une nouvelle formule : j'espère qu'elle plaira...

— Il y a un incendie dans le film ?

— Oh ! simplement un commencement d'incendie... de quoi faire frissonner le public quelques secondes. Mes amis Natan vont faire réaliser un film, je crois, où l'on voit un théâtre brûler. Quant à moi, telle n'est pas mon intention : je ne « vois » pas aussi tragique...

— Et après ?

— Après ?... Je ne fais rien... Je cherche un scenario intéressant pour en faire une bande, dont Marie Bell serait la vedette.. On m'a déjà soumis diverses idées, mais aucune ne m'agrée, jusqu'à présent. J'attends... je ne suis pas pressé... et je désire aller à coup sûr...

— La *Nuit est à nous* vous a rendu difficile...

— Non, mais j'estime qu'il vaut mieux ne rien faire que produire des œuvres médiocres. Il y en a, malheureusement, un si grand nombre ! et je ne tiens pas à ce que mes productions viennent grossir ce nombre.

— Je suis sûr du succès des prochaines bandes...

— On n'est sûr de rien, à l'avance : je fais ce qu'il faut : tout ce que j'espère, c'est que l'effort que nous faisons, mes collaborateurs et moi, portera ses fruits : peut-on désirer plus ? »

ROBERT SALVAT.

La MAPPEMONDE FILM présente le Chef-d'Œuvre de E. A. DUPONT

d'après la pièce d'Ernest Raymond, 100 0/0 parlant français - Réalisation française de Jean Kemm

ATLANTIS

Production Jacques Haik. British International Pictures - Procédé R. C. A. Photophone

Atlantic, *le beau film d'E. Dupont, que M. Jacques Haïk et la Mappemonde Film nous ont présenté avec un triomphal succès, devient* Atlantis *à la demande de la Censure -- parce qu'un navire porte déjà ce nom.*

Atlantis *est une production d'une qualité rare et le son ajoute à l'intensité dramatique des images.*

L'étrave fendant l'eau, la cloche, les hurlements de la sirène, le jazz qui joue pendant que le navire coule, les cris d'effroi... autant d'appels irrésistibles à l'émotion. Les scènes de la panique sont traitées avec vigueur et tact, et la noblesse des officiers, de ceux qui ont charge d'âme et qui ne connaissent que leur devoir, s'exprime en images d'une belle simplicité.

Le dialogue est excellent et simple.

Quant à l'interprétation, elle est hors de pair avec Desjardins (de la Comédie-Française), Constant Rémy, Marcelle Vibert Belières, Escoffier, Burgères, Harry Krimer, Gaston Dupray, Montis ; Mmes Kerwich, Alice Hield, Hélène Darly.

L'ACTION se déroule à bord du paquebot *L'Atlantic* pendant une traversée. Tout est tranquille à bord ; la mer est absolument calme. Dans deux jours, les passagers espèrent arriver au terme du voyage. Aucun danger ne semble menacer l'immense paquebot.

Pourtant, le commandant est inquiet. Des icebergs sont signalés sur la route. Dans la nuit, le heurt d'un iceberg risque de provoquer une avarie grave.

Au dancing du bord, pendant que les officiers veillent, les passagers s'amusent, insouciants.

Au fumoir, plusieurs couples sont réunis. Il y a là Lambert et sa femme, jolie et coquette, le ménage Janvry; lui est un savant remarquable ; il s'est blessé au cours d'une expérience et ne peut guère marcher; elle, après vingt-cinq ans d'union, l'aime comme aux premiers jours et est aux petits soins pour lui. Il y a encore là, René Janvry, leur fils et sa jeune femme, Jacqueline, qu'il a épousée depuis quelques mois et qui est toute heureuse à la pensée d'une prochaine maternité. Autour d'eux évoluent avec Goulven, le second du navire, un jeune chanteur qui va se produire en Amérique, Vilvert ; un riche industriel, Carel ; un jeune homme très élégant, de Trémont.

Personne, excepté Lambert qui adore passionnément sa jeune femme, n'ignore qu'une intrigue s'est nouée à bord, entre de Trémont et Mme Lambert.

Celle-ci, profitant de ce que son mari est absorbé par une partie de bridge, s'éloigne sous prétexte d'une migraine et est bientôt suivie de de Trémont.

Dans sa cabine voisine de celle des Lambert, de Trémont trouve Mme Lambert. Il fait profession de l'adorer, souhaitant qu'elle divorce bientôt afin de l'épouser, et déclare, dans son exaltation amoureuse, qu'il mourrait de bon cœur pour elle.

Cependant sur le pont de commandement, l'inquiétude augmente. La température a encore baissé; les icebergs sont tout près et, dans la nuit, la vigie n'aperçoit rien.

Goulven est descendu au fumoir, afin de se rendre compte de l'état d'esprit des passagers à qui le commandant veut laisser ignorer le danger.

Or, justement, la conversation roule sur les icebergs dont le passage est signalé mais nul ne semble encore s'en inquiéter. Et, brusquement, l'iceberg est signalé par la vigie; le navire a le cap en plein dessus; le commandant veut l'éviter ; trop tard ! le paquebot est touché en plein flanc ; la pointe sous-marine de l'iceberg pénètre comme un éperon dans le flanc de l'*Atlantic*.

Au dancing comme au fumoir, les passagers ont à peine senti le choc subi par l'immense bateau. Dans leur cabine, Mme Lambert et de Trémont ont senti le frissonnement de la coque. Dans les soutes et dans la chaufferie, l'eau monte rapidement. Les mécaniciens doivent arrêter les machines et, ce brusque silence, tout le monde le perçoit à bord. L'inquiétude commence à envahir les passagers.

Lambert, abandonnant son bridge, court à sa cabine afin d'y retrouver sa femme et de la rassurer le cas échéant. Dans les couloirs, les passagers s'affolent malgré les officiers qui s'efforcent de les calmer. L'instant d'après, le signal d'alarme retentit. Les stewards passent dans toutes les cabines pour obliger les passagers à prendre la ceinture de sauvetage. Chez de Trémont, Lambert qui se promenait dans le couloir, tout étonné de n'avoir pas trouvé sa femme dans leur cabine, l'aperçoit tout à coup, son attitude, l'embarras de Trémont, tout lui révèle brusquement la vérité. Fou de jalousie, il oblige de Trémont à rentrer dans sa cabine où éclate une scène violente. Lambert refuse de croire aux explications données. Le bateau coule ? Peu lui importe ! Dans sa fureur, il les enferme tous les deux avec lui, dans la cabine, dont il jette la clé par le hublot.

Là-haut, les canots de sauvetage sont mis à la mer. Le bateau commence à s'enfoncer ; des messages de T.S.F., des fusées, sont lancés avec l'espoir d'amener d'autres vapeurs sur le lieu du sinistre.

Au fumoir, Goulven est venu avertir les Janvry, Clarel et Vilvert, qu'il doit sauver les femmes et les enfants d'abord; mais ni l'une ni l'autre ne veulent quitter leurs maris. En vain ceux-ci se déclarent prêts à se sacrifier pour elles; elles refusent. Pendant ce temps, des scènes violentes éclatent sur le pont. Le commandant demande aux musiciens du jazz de monter sur le pont et de jouer, pour enrayer un peu la panique.

Dans le fumoir, M. et Mme Janvry profitent de ce que leur fils s'est évanoui pour le faire emporter sur une civière accompagnée de Jacqueline. Ainsi les deux jeunes gens seront sauvés, eux qui ont la vie devant eux, les deux vieux resteront et couleront avec le navire. Le rôle des parents n'est-il pas de donner la vie ?

Dans la cabine, en opposition avec cette abnégation, c'est la lâcheté de de Trémont qui tout à l'heure jurait à Mme Lambert qu'il était prêt à mourir pour elle et qui maintenant marcherait sur n'importe qui pour sauver sa peau. Alors, Lambert montre à sa femme l'ignominie de l'homme qu'elle a aimé et à cause de qui elle va mourir, enfermée avec lui dans cette cabine où personne ne peut plus pénétrer.

Au fumoir, Clarel et Vilvert, Janvry, sa femme, attendent avec résignation la fin de cette agonie. Le « sauve-qui-peut » a été crié par le commandant. Les passagers qui restent entonnent le cantique : « Plus près de toi, mon Dieu ! »

Brusquement, le navire donne de la bande; toutes les lumières s'éteignent, des hurlements rapidement étouffés par la mer qui monte. L'obscurité totale.

Sur la mer, le jour se lève. A l'horizon, pas une barque, pas un bateau, rien que l'immensité nue.

AVEC HENRI BAUDIN

A SAINT-ÉTIENNE

(De notre correspondant particulier)

— *Mon Film !* monsieur Baudin.

— 8, rue du Croissant, Paris, me répond avec le sourire le génial artiste en me serrant cordialement la main.

Et répondant à mes questions :

« Je suis venu à Saint-Etienne, au Kursaal, sur la demande de son directeur pour présenter *L'Enfer de l'amour*, réalisé par Camine Gallone, film national, bien que le metteur en scène fût Italien. Olga Tchékowa, Russe ; Josyane, Polonaise ; H. Sturve, Allemand, et moi, Français. Ce film fut réalisé en Pologne du Nord, vers la Lettonie, dans la région des grands lacs, près de la frontières russe, de janvier à mai 1928. J'ai tenu à expliquer au public stéphanois, à mes presque compatriotes, puisque je suis Lyonnais, les difficultés que l'on rencontra lors de certaines prises de vue, où le truquage est manifestement et matériellement impossible.

« Quand fut réalisée la poursuite en traineaux, un des principaux clous du film, et qui fut justement comparée à la course de chars de *Ben-Hur*, Olga Tchekowa, à la suite d'un choc violent, subit un évanouissement tellement prolongé qu'il ne fut pas sans nous plonger dans une profonde inquiétude. Moi-même, après un bain glacé, je faillis être étouffé par le zèle intempestif de deux braves paysans chargés de me réchauffer.

Cependant, nous gardons de cette époque le meilleur souvenir pour l'accueil sympathique et chaleureux du colonel Stienkwitz, qui ne se contenta pas de mettre ses hommes à notre disposition, nous créant ainsi une figuration de premier ordre, mais, de plus, organisa une grande fête en notre honneur.

« Et maintenant, voici mes divers projets qui vont bientôt commencer à se réaliser.

« De Saint-Etienne, je me rends directement à Prague. Pour Iris-Film, j'y interpréterai le docteur Maillard, dans *L'Etrange Fiancée*, adaptation cinématographique d'un conte étrange d'Edgar Poe. Mon personnage est un médecin aliéniste, directeur d'un asile, et qui devient fou à son tour. Rôle intéressant comme vous pouvez le penser. Le metteur en scène doit être M. Georges Palu. Ensuite, pour le compte de la Cosmographe, sous la direction de M. Oswald, je tournerai dans *Le Mariage de Valeni*, avec la belle Ita Rina, l'interprète de *Séduction* et H. Stuwe, qui sera une fois de plus mon adversaire, pour le moins la quatrième — Tous les extérieurs seront pris à Bucarest.

« J'ai débuté au cinéma en 1917, dans *Sous les phares*. Mes rôles préférés furent ceux de *Sarati le Terrible* et du *Cheminau*. Je voudrais avoir à créer celui du moine Athanaël, de *Thaïs*. Je n'éprouve nulle envie à créer des rôles sympathiques. Je désire avant tout être un personnage très humain et dans mes types de vilain monsieur, j'évite essentiellement de les trop pousser et de les forcer. Je tiens à rester naturel, sinon, je transformerais le « traitre » en anormal, en demi-fou.

« Je suis heureux de l'accueil qui m'a été fait à Saint-Etienne et ce m'est toujours un grand plaisir lorsque je peux prendre contact avec le public, ce qui nous manque trop souvent, à nous, artistes de cinéma. »

Et sur ces derniers mots, le grand artiste me quitte, après un vigoureux shake-hand.

Charles Albert.

M. RAYMOND BORDERIE

est nommé Directeur de la Publicité des Films Paramount

M. Raymond Borderie vient d'être nommé directeur de la publicité des Films Paramount, en remplacement de M. Emile Darbon, dont nous avons annoncé le départ dans notre dernier numéro.

Nous devons dire ici que M. Souhami ne pouvait faire un meilleur choix.

M. Borderie est the right man in the right place. *La propagande cinématographique est actuellement une des bases de la production et de l'exploitation ; c'est un art difficile qui demande non seulement des connaissances étendues, mais encore une intelligence toujours en éveil, plusieurs idées par jour et un sens aigu des réalités.*

M. Borderie possède toutes ces qualités. Il en a même une autre, précieuse entre toutes : il est sympathique.

C'est de tout notre cœur que nous félicitons Raymond Borderie.

Les projets de M. Jacques Haïk

A l'issue de la présentation du film *Atlantic*, M. Jacques Haïk a offert un déjeuner à la presse cinématographique à la suite duquel il a parlé de ses projets. En quelques mots brefs, en homme d'action, M. Jacques Haïk a justifié les efforts parallèles qu'il doit faire aboutir : production et exploitation :

« En attendant que le cinéma parlant trouve une voie qui lui soit propre, dès à présent il résume toutes les formes de spectacles existant : la comédie, le drame, l'opéra, l'opérette, le cirque — même la conférence.

« Nous sommes en France, dans l'industrie cinématographique, à un tournant décisif de notre histoire. Si par manque de foi, manque de cohésion ou d'organisation, nous nous laissons déborder par les événements, nous subirons la plus humiliante des défaites : faute de films français, nos écrans seront condamnés à projeter les versions bâtardes, synchronisées, que les Américains tirent actuellement de leurs films, à l'usage des pays qui n'ont pas de production cinématographique nationale.

« Si, au contraire, par des efforts persévérants, par un travail acharné, nous savons mettre à profit la merveilleuse opportunité qui nous est offerte, nous pouvons compter qu'à bref délai même, nous aurons reconquis, non seulement notre marché intérieur, mais ceux de tous les pays de langue française, la Belgique, l'Egypte, la Suisse, voire le Canada français. C'est à nous, messieurs, que revient la belle tâche d'alimenter ces milliers d'écrans en films parlants français. Pour l'accomplir, nous devons fournir deux efforts parallèles : production, exploitation.

« ...La presse aussi a un gros effort à fournir. Que sa voix puissante nous aide à obtenir des pouvoirs publics la suppression des taxes d'exception qui écrasent le cinéma français ; qu'elle exerce sa fonction d'informateur et de critique impartiale en ne nous épargnant pas ses sévérités lorsque nous les aurons méritées, car il faut que la critique impartiale entretienne parmi les producteurs cet esprit d'émulation et de concurrence féconde sans lequel aucune industrie ne saurait progresser.

« ...Messieurs, c'est un trait merveilleux de notre belle industrie que les efforts de chacun profitent immanquablement à tout le monde. De remarquables efforts de nos collègues et amis, ceux des grands circuits notamment, ont permis déjà de déclencher l'irrésistible mouvement de création et d'organisation qui, amplifié et continué par tous les membres de l'industrie, soutenu par la presse, amènera à bref délai et sans aucun doute possible, la renaissance de l'industrie cinématographique française. »

M. Haïk a pu, par les applaudissements qu'il a recueillis, voir combien il avait parlé juste et vrai.

Ciné Corporation

Le prochain film parlant français Paramount.

Le film français parlant 100 % qu'Alberto Cavalcanti va prochainement réaliser aux studios Paramount de Joinville, est l'histoire d'une humble artiste de café-concert, que son mari quitte un jour en emportant leur enfant.

Le petit garçon est confié par son père à un riche ménage sans progéniture. La malheureuse mère s'épuise en enquêtes et en recherches. Et la guerre survient ; chantant dans un hôpital militaire, elle retrouve, après bien des années, son mari, qui lui livre, sur son lit de mort, le nom des parents adoptifs de son fils.

Ceux-ci, qui se sont attachés à l'enfant, usent d'un subterfuge pour le conserver.

L'humble chanteuse est devenue une cantatrice illustre. Un éminent avocat, qu'elle a connu au cours de ses démarches pour retrouver son fils, s'éprend d'elle. Pendant un voyage qu'ils font tous deux au bord de la mer, après une émouvante et dramatique course en canot automobile, elle retrouve et reconnaît son fils, qui a échappé à ses parents adoptifs.

Ceux-ci, accourus à sa recherche, trouvent l'enfant dans les bras de sa mère. Heureusement mariée à l'homme qui l'aime, la destinée promet maintenant à celle-ci d'être plus heureuse en étant plus juste.

A Paris-International-Films.

Le Refuge, scénario tiré d'une nouvelle de M. Pierre Bonardi.

Les extérieurs ont été tournés en Corse et sont terminés depuis quelques jours. Les intérieurs sont tournés dans les studios Gaumont.

Ce film, sonore et parlant, est mis en scène par M. Léon Mathot, assisté de M. Jaquelux, chargé également des décors ; chef opérateur : M. René Gaveau ; premier opérateur : Paul Briquet.

Distribution : Mmes Alice Field et Gina Barbieri.

MM. Burgère, Etchepare et Jean Fay et Montis, ce dernier remplissant également les fonctions d'aide-assistant.

Ce qu'il faut savoir.

— Une grande activité règne aux studios Tobis, à Epinay. M. Donatien y poursuit la réalisation de son film *Pogrom*, interprété par Mlle Suzy Vernon, MM. Jack Trévor et Schletton, tandis que la Société Syncro-Ciné sonorise *Eperon d'or*, et que la Société Apollon commence la sonorisation d'un documentaire sur le lac Nemi, documentaire dont le commentaire sera fait par M Charbouneaux.

— Aux studios Tobis, à Epinay. — La construction du nouveau pavillon, destiné au montage des films, est presque achevée. Et l'on nous dit merveille de l'installation intérieure de ce bâtiment, installation conçue sur des données tout à fait nouvelles, fruits d'une longue expérience.

— David Bader, le représentant particulier de Carl Laemmle, président de l'Universal Pictures Corporation, est à Paris pour quelques jours. Au cours d'une interview, David Bader a déclaré que depuis près d'un an, il s'est employé à réunir des documents et photographies concernant Carl Laemmle, qu'il a remis au poète anglais John Drinkwater. Celui-ci fera publier cette année ses impressions sur Carl Laemmle, sa vie, ses travaux et productions de l'Universal Film, notamment les films sonores *A l'Ouest rien de nouveau* et *La Féerie du jazz*.

— C'est Noël Renard qui a été chargé d'écrire le dialogue français de *Quatre de l'infanterie*, le grand film de guerre allemand, que nous présenteront bientôt MM. Marcel Vandal et Charles Delac.

— *The Vagabond King* qu'interpréteront Dennis King, la grande étoile de l'Opéra américain, et Jeanette Mac Donald, passera très prochainement à Paris. C'est « le premier opéra Paramount entièrement en couleurs ».

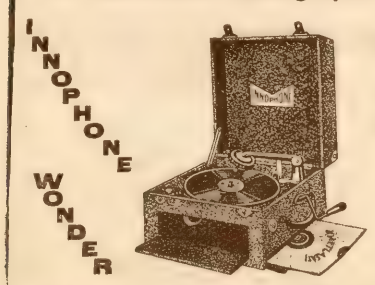
— Helen Garden, la célèbre cantatrice américaine, est arrivée à Hollywood en vue de prendre part à une nouvelle production Paramount, *Monte Carlo*, sous la direction de Ernst Lubitsch.

TOUT
ce qui concerne
LE THÉATRE
ET LE CINÉMA

LA FINANCIÈRE
THÉATRALE
ET
CINÉMATO-
GRAPHIQUE

31 BIS
Faubourg Montmartre
PARIS (9e)
Téléphone : Provence 88-60

SANS RIEN VERSER D'AVANCE
Au même prix qu'au COMPTANT
Le merveilleux phonographe portatif



800 FRS
PAYABLES
70 FRS
par
MOIS

COMPTOIR RÉAUMUR 78, r. Réaumur PARIS-2e
Catalogue Général N° 30 adressé franco sur demande

Poésie et Cinéma — GLISSEZ MORTELLES !

O princesse phonogéniques,
Dames de lanternes magiques,
Empereurs, mages, podestats,
Tous souverains et souveraines
Qui portez vos manteaux à traînes
Sous les incandescences reines
Des Sunlight et des rhéostats !

Vous qui tournez un... six cents mètres
Pour le compte de nos grands maîtres
Sur un parquet... répercutant
Méfiez-vous, gent trop bavarde :
Pas le moindre bruit, prenez garde :
La Dame Planche vous regarde,
La Dame Planche vous entend.

En ce beau Studio qui s'honore
De visionner du film sonore,
Donnez-vous soin, troubles du corps,
De ne pas froisser le silence ;
Pas plus rhume, dans sa violence,
Qu'intempestive flatulence
Ou que borborygme discord.

Plus de froufrous luisants de soie ;
O vous qui cherchez votre voie
Dans ces symboliques sentiers,
Traîne d'or, juge smaragdine,
C'est une impeccable sourdine
Qu'il faut, à cette hétérodyne,
Dorénavant, que vous mettiez.

Il vous faudra, larges-étroites,
Ne porter que des robes coites
Et des manteaux silencieux,
Qui ne risqueront plus — ces faunes
Et ces nymphes étant aphones —
D'influencer les microphones
Et les « parleurs » de ces messieurs.

Le doux bruit des belle étoffes,
Dont poètes et philosophes
Vantaient le ramage mutin,
Et les frisselis des dentelles,
La musique des brocatelles
Qui cherchaient pour être plus belles
Les chuchotements du satin,

Tout désormais devra se taire
Comme ne touchant plus la terre,
Toutes ces ombres auront fui
Et l'on saura, plus drôle encore
Chez Thalie et chez Terpsichore,
Que c'est au cinéma sonore
Qu'il faut faire le moins de bruit.

(*Fantasio*) **Georges Delaquys.**

T. S. F...ILM

Dans cette rubrique, qui est ouverte à tous nos lecteurs et qui est entièrement gratuite, nous répondons à toutes les questions qui nous sont posées.

POKEA D'AS. — Nous paraîtrons, en effet, hebdomadaire à partir du premier octobre. Il sera édité, cette année, un numéro de Noël comme pour 1929.

MONA MANCINI. — Merci de votre lettre. Vous avez dû recevoir votre prime à l'heure actuelle.

J. COCHIN. — De presque tous les films, ont été tirés des romans qui ont paru dans diverses collections. Il nous est impossible de vous en donner la liste ici. Dites-nous quels films vous intéressent.

YVES BARTHELEMA. — Philippe Hériat, 6, avenue du Coq, Paris (9e). — Tony d'Algy, 1, square Alboni, Paris. — Georges Galli, 6, rue Victor-Massé, Paris (9e).

FLEUR DES ALPES. — L'artiste dont vous nous parlez paraît avoir complètement renoncé à l'écran. En tous cas, elle a quitté, sans laisser d'adresse, son dernier domicile.

JYDA. — Lettre transmise.

BEN HUR (*Lyon*). — Ramon Novarro, C/o Metro Goldwyn, 37, rue Condorcet, Paris. — Ivan Mosjoukine, c/o A.C.E., 11, bis, rue Volney, Paris. — Jean Murat, 20, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine. — Nous ne pouvons pas vous donner des renseignements détaillés sur tous ces artistes dans cette rubrique. Nous avons consacré déjà de nombreux articles à chacun d'eux.

DAIGUEPERSE. — Merci de votre offre que nous étudions.

RACIRUMOLO. — Maurice Chevalier, C/o Films Paramount, 1, rue Meyerbeer, Paris.

ROUND. — Lettre transmise. — André Luguet, C/o Metro Goldwyn, 31, rue Condorcet, Paris. — Pour les deux autres artistes, C/o Films Paramount, 1, rue Meyerbeer Paris.

FUTURE ETOILE. — Nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà écrit à maintes reprises : vous n'avez aucune chance pratique de réussir à l'écran. Dirigez votre activité d'un autre côté.

BILITIS. — *L'Ame errante* est un film qui nous fut présenté par la Super-Film et qui était interprété par Jane Novak et Johnny Harron.

PITECANTHROPE. — Il s'agit là d'un film d'avant-guerre sur lequel nous n'avons aucun renseignement précis.

FERNANDE BONNARD. — Louise Brooks, c/o Films Sofar, 7, rue Montaigne, Paris. — Olaf Fjord, C/o Gaumont-Franco-Film-Aubert, 3, rue Caulaincourt, Paris. — Ce divorce n'est pas confirmé. — Pola Negri tournera vraisemblablement des films parlants, mais nous ignorons quand.

TH. NAXIM. — Nous n'avons encore aucun relieur de ce genre. — Suzy Vernon, 28, quai de Passy.

FLEUR DE THÉ. — *L'Ange des ténèbres* est un film de la First National, qui est interprété par Ronald Colman et Vilma Banky.

JANINA. — Cette artiste à bien été, en effet, premier prix du Conservatoire, mais cela ne lui a pas servi à grand'chose.

NI OUI, NI NON. — Suzanne Bianchetti, 6, rue d'Aumale, Paris (9e). — Arquillière, 10, rue de Richelieu, Paris (1er).

LUCIFER. — Adressez-vous au service de propagande de la Fox-Film, 12, rue Blanche, Paris.

MOINEAU DE MONTMARTRE. — *Martyre* est un film de Charles Burguet qui était interprété par Charles Vanel, Suzy Vernon et Desdemona Mazza.

CLOCHETTE. — Charles Boyer, 51, rue La Bruyère, Paris (9e). — Dolly Davis, 40, rue Philibert-Delorme, Paris (17e).

CINÉ-GASTRONOMIE

A partir de notre prochain numéro, vous ne manquerez pas de vous intéresser à notre nouvelle rubrique CINEGASTRONOMIE.

A côté d'adresses d'endroits où l'on mange bien, vous y trouverez les recettes des plats préférés des grandes vedettes de l'écran, et la liste des restaurants où elles aiment fréquenter.

j'assistai à un spectacle que je n'ai pas oublié depuis.

Un homme se tenait assis sur une pierre. Sa position me parut d'abord bizarre. Il avait l'air de contempler son pied et laissait tomber ses mains ballantes. J'entrevis dans un éclair que, si le fourgon reprenait sa marche, l'homme aurait infailliblement son pied arraché. Le fourgon passa... L'homme fit un mouvement de la tête, son visage se contracta affreusement. Mais il ne cria que lorsque son pied fut emporté, et il s'évanouit.

J'ai compris depuis. J'ignore ce que cet homme est devenu. J'ai gardé la conviction qu'il s'était offert de lui-même à la mutilation. Mais ce jour-là je m'interrogeai :

— Pourquoi diable a-t-il fait cela? Pensait-il être plus fort que la roue du fourgon? Tenait-il à voir son pied écrasé?

Avec l'expérience que j'ai acquise par la suite, le geste de ce malheureux m'a semblé très clair. Sans aucun doute, cherchait-il à être blessé pour se réfugier dans un hôpital, au risque d'y mourir d'ennui, comme moi. Mais pourquoi, puisqu'il ne voulait pas continuer à faire la guerre, ne se levait-il pas simplement pour crier : « J'en ai assez » ?

Il y a des choses qu'une simple jument ne saisira jamais bien.

EXTRAIT DE

Cheval de Guerre

l'œuvre de

Ernst Johannsen

traduit de l'allemand par

A.-M. Cabrine et Victor Méric

Un beau volume, de présentation luxueuse, au prix de 12 francs et envoyé franco recommandé contre mandat de 13 fr. 20, adressé à l'Agence parisienne de Distribution, 8, rue du Croissant, Paris (2e)

EMPRUNT INTERNATIONAL

5 1/2 % 1930

du gouvernement allemand

émis en exécution du plan des experts du 7 juin 1929, des accords de La Haye du 31 août 1929 et du 20 janvier 1930

PLACEMENT EN FRANCE DE LA SERIE FRANÇAISE

d'un montant effectif de dollars 84 millions 500.000 représenté par 2.515.000 obligations 5 1/2 % de 1.000 francs

Intérêt payable semestriellement le 1er juin et le 1er décembre de chaque année, à raison de francs français 27,50 par semestre.

Le premier coupon sera à l'échéance du 1er décembre 1930.

PRIX D'EMISSION

98,25 %, soit fr. 982,50 par obligation

Jouissance du premier juin 1930 entièrement souscrit

En vertu de la loi du 7 avril 1930, les titres de la série française sont exempts du droit de timbre et de l'impôt sur le revenu des valeurs étrangères.

PETITES ANNONCES CLASSÉES

10 francs la ligne

MARIAGES

MARIAGES

Riches et de toutes situations
Parfaite honorabilité — Mariages legaux

Mme de THÉNÈS

18, *Faubourg Saint-Martin, PARIS* (10e).
Tel. Botzaris 47-14, de 2 à 7 h. (J. t. de 9 à 11 h. 30 p. rép.

MARIAGES Si vous voulez v. marier vite et bien, adress.-vous en conf. à Mme CARLIS, 52, r. N.-D.-de-Lorrette, Paris. Relat. France et étranger., 95 mariages sur 100. *Rens. cont. env.* 1 *fr.* 50.

MARIAGES LA REVUE MATRIMONIALE 36, rue St-Sulpice, Paris (6e) La plus ancienne, la plus sérieuse .. Mariages riches et toutes situations .. Envoi des listes sous envel. fermée c. 1 fr.

MARIAGES légaux, de confiance, p. dame du monde h. relat. excl. *sérieux.* — Mme Darbon, 8, r. Troyon (Etoile).

MARIAGES honorables, riches, p. t. sit. Mme TELLIER, 4, r. Chantilly (9e sér.

MARIAGES riches et p. t. conditions : de 2 à 7 h. et p. cor. Fce, Col., Etr. Mme Edithson, 84, r. Folie-Méricourt (Pl. République), 1er esc. dr. 2e dr.

FOYER ET FAMILLE Œuvre recomm. pour *MARIAGES* honorables facil. ttes situations Ec. P. PERIER, 8, r. P.-Chausson, Paris-10e

SCIENCES OCCULTES

La curiosité est toujours punie...

Sauf quand il s'agit de connaître le mal dont vous souffrez, pour y apporter le remède. Complications d'affaires, de santé, de sentiments, sont aplanies si vous avez recours à notre précieux formulaire « Pour être Heureux ». Contre envoi de 20 fr. au *Studio Lya Fransea*, 49, rue Gabrielle, Paris-18e.

Voulez-vous être forts pour réussir ? Consultez la célèbre et extraordinaire **VOYANTE** diplômée, qui voit le présent et l'avenir ! Mme Thérèse Girard, 78, av. des Ternes, Paris (17e). Cour, 3e étage. De 2 à 7 heures.

Mme CHRISTIANIA Célèbr. cart. Médium. Ne question. pas. Reç. t. les j. et dim. de 10 à 12 h., de 2 à 22 h. Traite par corr., 20 f. Date de naiss. 85, av. du Maine, 3e étage, Paris, 14e.

MADAME LECOMTE Prof. de sciences occ. (dipl.) guide et cons. Tar., lig. de main. clairv. T.l.j. de 2 à 19 h., 8, r. Blomet, 3e et. à gauche (ascens.). Par corresp. 25 francs.

AVENIR Dévoilé par la célèbre Mme MARYS, 45, r. Laborde, Paris-8e. Envoyez prénoms, date de naissance, 15 francs mandat (3 à 7 heures).

TAROTS égyptiens. Secret indien infaillible. Mme Simone, voyante extraordinaire par ses prédictions, fixe date événements, guide, conseille et dévoile tout. Jeu de la main, 47, rue Saint-Ferdinand. De 1 h. à 7 h., sauf dim. Correspond., consult. très détaillée, date naissance, 20 francs.

Mme SUZANNE Cél. cartomancienne Sciences occultes. Ne questionne pas. Renseigne sur tout et dissipe ttes les inquiét. 5, rue Guersant Paris (17e) 1er ét. Mét. Ternes. T. l. j., dim. et fêtes de 2 à 7 h.

RENÉE, VOYANTE Secrets personnels de réussite infaillib. 21, r. St-Ferdinand, Pavillon 12, au 3me (corresp. env. date naiss., 20 fr.

GEORGIA étonne par ses révélations d'intérêt, d'argent, de cœur. RENSEIGNE SUR TOUT SUJET Tous les jours de 9 à 5 h., sauf dimanches 28, rue de Belleville, Paris (20e) Escal. A, 4e ét., porte à gauche. Ne reç. pas les MM.

Mme ROSINE Médium orient. reç. t. les j. 16, r. Baron (17e). 3e à dr. Mét. : Marcadet-Balagny-Broch.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettrez de près ou de loin quelqu'un à *votre volonté*. Demandez à Mme GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa brochure gratuite N°

CLAIRVOYANTE unique. Cons. par corr. et surprend. Horoscope. Graphologie. Dehnacelly, 109, q. Henri IV, *Dieppe*. 10 francs. Joindre un timbre.

SOINS ESTHETIQUES

INSTITUT DE BEAUTE. Electr. Mass. facial. Obésité. Pose de ventouses. Piqûres. 28, blv. des Batignolles, 2e étage à droite.

MASSAGE p. Masseuse dipl. Mme Nacowsky 16, Bd Batignolles. Mo Clichy.

ECOLE DELAROCHE coiffure manucure massage facial et esthét. Cours mardi et vendredi, de 9 heures à 10 heures, et tous les jours de 10 heures à midi. 50, rue du Général-Foy. Métro : Villiers.

MAIGRIR

entièrement pour être mince et distinguée, ou à volonté de l'endroit voulu. Très facile à suivre
Raffermit les chairs — Sans rien avaler —
Le seul sans danger, absolument garanti.
Effets rapides et durables. Ecrivez en citant ce journal à : Stella Golden, 47, boul. de la Chapelle, Paris-Xe qui vous fera CONNAITRE GRATUITEMENT le moyen.

MASSAGES, péd. Man. soins p. Inf. et mass. dipl. 12, rue Bucarest (Esc. B).

SAGE-FEMME 82, rue de la Pompe, 82. Pens. consult. toute heure.

DIVERS

Après les fatigues du studio,

LE STENOL CHANTEAUD

ramènera le bien-être et l'appétit.

Une cuiller à café avant chacun des principaux repas

« Se croque comme un bonbon ».

Brochures-échantillons,

54, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, 54

Votre pharmacien vous le procurera rapidement

LE FLACON : 9 fr. 90

COUTURIÈRE à FAÇON

Robes, manteaux. Très chic. Prix modérés. 14, rue Raffet, Paris (16e).

SAGE-FEMME 1re clas. 29, Bd Magenta. Pens. Cons. t. hre. Disc. abs.

BIBELOTS D'AUTREFOIS

Grand choix de bagues, bracelets, colliers, boucles d'oreilles antiques pour dames. Pr. modér. 7, r. Marceau. CLIGNANCOURT.

VISITEZ LA BELGIQUE

L'attrait de ses Villes d'Art, de ses Plages uniques.

Le Charme des Centres de cure et de repos des Ardennes accrus par les Fêtes somptueuses du Centenaire

1 9 3 3 0 — 1 9 3 3 0

Expositions Universelles (Mai-Nov 1930) Anvers - Liége

EXPOSITIONS d'Art Belge à Bruxelles, de Fleurs à Gand

Cortèges, Festivals de Musique et de Chant, Fêtes Nautiques, etc.

GRATIS : Renseignements, Notices Illustrées, Guide-Tarif Hôtelier.

Office des Chemins de Fer Belges

32, Rue de Richelieu. PARIS (1er)

Cartes de Libre Circulation de 5 et de 15 jours.

CENTENAIRE DE NOTRE INDÉPENDANCE

SAUCISSON OLIDA

Exiger la bague OLIDA

Imprimerie de l'*Œuvre*, 9, rue Louis-le-Grand, Paris (2e).

La Gérante : G. MONDAN.

LES GRANDES MARQUES CINÉMATOGRAPHIQUES

LES FILMS COSMOGRAPH
7, FAUBOURG MONTMARTRE, 7
PARIS
TÉLÉPHONE PROVENCE 92-24 et 92-25
ÉDITION. LOCATION VENTE

AGENCE EUROPÉENNE CINÉMATOGRAPHIQUE
13, Fg Montmartre, Paris-9e
Tél. : Provence 39-32

ÉDITIONS P. BRAUNBERGER
EDITIONS P. BRAUNBERGER, 53, rue Saint-Roch, Paris. - Câbles: Bergfilm-Paris. Tél. Gut. 35-88

AUBERT - FRANCO FILM
1 bis, rue Caulaincourt, Paris
Tél. : Marcadet 55-81 à 55-83

Établissements Jacques HAIK
SOCIÉTÉ ANONYME
63, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS
Concessionnaire exclusif de Columbia, Gotham, Quality Piet. Tél. : Elys. 60-04, 05, 06, 19-27

Sté Ame FRANÇAISE D'APPAREILS ET FILMS SONORES
APPAREILS SONORES
NALPAS
FILMS DISQUES
14, Avenue Trudaine, 14
Télégrammes : Lounalpas Paris 68
PARIS
Téléphones : Trudaine 83-86, 90-23

Films Paramount
Société Anonyme Française des FILMS PARAMOUNT
1, rue Meyerbeer. Téléph : Opéra 09-36, 37, 38

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS METROPOLE
S. A. des Films METROPOLE. Capital 2.200.000 fr. Siège : 20, Bd Poissonnière Paris-9e. - Tél. : Provence 82-49 et 41-35. Filiale : 2, r des Commerçants, Bruxelles

SOFAR FILM
Soc. des Films art. SOFAR
7, rue Montaigne, Paris-8e
Tél. : Elysées 44-04 à 44-08

SEYTA
121, rue Lafayette, Paris
Téléph. : Trudaine 83-87

GRAND CONCOURS DES "A-B"

Organisé par " MON FILM " avec le concours de PARAMOUNT

100.000 francs de PRIX

1er PRIX : 10.000 francs en espèces — 2e PRIX : 5.000 francs en espèces
3e — 3.000 — — — 4e — 2.000 — —

ET 1.000 PRIX DIVERS

Machines à coudre, Phonos, Stylos, Orfèvrerie, Chronomètres, Maroquinerie, Bas de soie, Parfumerie, Collections de Photos, etc... ◆ La liste détaillée sera publiée ultérieurement

RÈGLEMENT DU CONCOURS

A partir du présent numéro et dans chacun de nos neuf prochains numéros, nous publierons l'adaptation littéraire d'un grand film. Des écrivains aimés du public comme Gabriel Reuillard, Germaine Ramos, Saint-Granier, Claude Valmont, Robert Boucard, Joachim Renez, Michel Herbert, Annie Cairel, Victor Méric, etc.., nous ont assuré leur collaboration

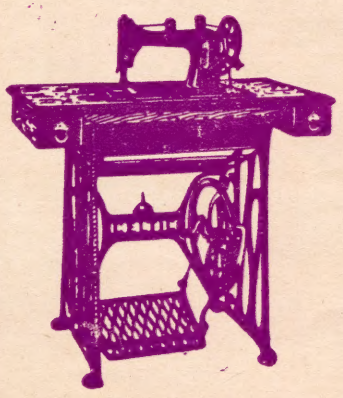
LES CONCURRENTS AURONT A RÉPONDRE AUX QUESTIONS SUIVANTES :

I. Quel est le nombre de lettres A et de lettres B contenues dans chaque conte ?

II. Quel est, à votre avis, le meilleur conte publié ?

III. Combien le conte classé premier recueillera-t-il de voix ?

Nous donnerons dans chaque numéro un bon de concours numéroté. Ces bons devront être précieusement conservés par nos lecteurs pour être joints au bulletin de réponse qui sera publié à la fin du concours. ◆ Le dépouillement des réponses aura lieu devant un jury dont nous publierons la composition


modèle n°3

LA "Celtic"
MACHINE FRANÇAISE
COUD, BRODE, REPRISE,
SON POINT PERLÉ EST DE TOUTE BEAUTÉ.
Songez madame !.. aux services qu'elle vous rendra.
1er VERSEMENT ____ 119 Frs
12 MENSUALITÉS DE __ 73 Frs
modèle n° 2
catalogue franco
28 AVENUE DE L'OPÉRA PARIS
Etablissements LASSERON
8, Rue Neuve-Popincourt - PARIS-11e

Portraits graphologiques
Lignes de la main
ETUDES SINCERES
Mme T. MARYSER
8, rue du Parc,
MAISONS-ALFORT (Seine)
Consultations par correspondance, seulement contre mandat de 10 francs. Pour les envois d'argent, recommander la lettre.

« Paris Music-Hall »
la plus luxueuse et la plus passionnante des grandes revues illustrées
LE NUMÉRO : 3 Francs
Envoi franco d'un numéro spécimen contre 3 francs à
« Paris Music-Hall »
23, Rue Notre-Dame-de-Lorette
PARIS

MON FILM

1 FR

Une scène de

VIVE DIMANCHE !

(Les Hommes, le Dimanche)

le beau film de la Luna-Film qui est le grand succès du Vieux-Colombier

VACANCES 1930

Scanned from the collection of
Eric Smoodin

Digitization completed by

MEDIA HISTORY DIGITAL LIBRARY

www.mediahistoryproject.org

Sponsored by the ACLS Digital Extension Grant, "Globalizing and Enhancing the Media History Digital Library" (2020-2022).

ACLS